

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le curé Pecquet à Beauraing
Tours de manivelle
Le procès des maîtres
Le comte Albert Apponyi
Deux textes
A travers l'œuvre d'Hilaire Belloc
La recherche scientifique
La crise économique et l'action législative, judiciaire et administrative
L'expansion de l'univers

Omer ENGLEBERT
Félix MESGUICH
Fernand DESONAY
Adalbert BANGHA, S. J.
Antoine REDIER
Pierre LORSON
Jean-Pierre MAXENCE
Vicomte Ch. du BUS de WARNAFFE
Edgard HEUCHAMPS

Les idées et les faits : Chronique des idées : La voix de nos évêques, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Il ne faudrait pas que les ennemis de la démocratie politique — et nous en sommes — se réjouissent de la réaction anticommuniste et antisocialiste qui sévit, et comment!, outre-Rhin. Certes, communisme et socialisme sont, partout et toujours, de grands maux, mais il en est de pires!

Autant nous nous sommes réjouis de la renaissance italienne, autant nous applaudirions à un redressement français et autant nous déplorons qu'un Hitler, plus exactement qu'un Hugenberg et qu'un von Papen mettent de l'ordre dans la maison allemande. Pourquoi? Parce que cet « ordre » là, c'est l'hégémonie prussienne renforcée. Or, une Allemagne prussifiée, forte, unie, c'est la guerre pour après-demain, sinon pour demain. Qui dit ordre prussien dit désordre européen.

M. Raoul Crabbe, docteur en sciences politiques, a beau écrire, dans le dernier numéro de la *Revue belge*, qu'« il n'y a pas plus de différence aujourd'hui, entre un Français, un Belge, un Hollandais, un Allemand ou un Anglais, qu'il y en avait jadis entre un Parisien, un Breton, un Alsacien, un Marseillais ou un Corse », le Prussien est l'ennemi-né de la paix, et il est seul en Europe à l'être. Elle est d'ailleurs inouïe, l'affirmation de M. Crabbe, et il nous paraît difficile de se tromper davantage sur les génératrices de la civilisation occidentale. M. Crabbe ne néglige que l'essentiel: les différences religieuses, causes des développements historiques les plus divergents. Sans l'unité de religion, ni l'unité française, ni l'unité italienne n'eussent été possibles. Et si l'unité allemande n'est qu'un mot, si, au sein de l'Allemagne contemporaine, certaines oppositions persistent irréductibles, c'est que deux cultures ne cessent de s'y affronter, la culture catholique et la culture protestante.

Theodor Haecker, « l'un des plus pénétrants penseurs de l'Allemagne contemporaine — écrit M. Robert d'Harcourt, dans le dernier numéro des *Etudes* — et, avec Romano Guardini, quoique dans un genre tout différent, le plus brillant écrivain de l'Allemagne catholique actuelle », non seulement ne souscirait pas à l'étonnant jugement de M. Crabbe, mais, dans une page de son essai: *Virgile, père de l'Occident*, il montre vigoureusement d'insurrection instinctive, organique, jaillissante du *Gemüt* sud-allemand, de l'âme authentiquement germanique, contre l'esprit de colonisation prussien, superposition parasite de mécanisme et de brutalité. Alors que l'essentiel unissait le Breton et le Marseillais d'hier, cet essentiel divise le Prussien et l'Autrichien, le Prussien et le Bavaïrois, le Prussien et le Rhénan.

Citons Haecker (d'après M. d'Harcourt) :

La grande duperie, le grand dol, les voici : à partir de l'heure où la Prusse incarne l'idée d'Empire, celle-ci — l'idée d'Empire — changea de nature et cessa d'être l'affaire commune de l'Occident chrétien pour se rétrécir à la mesure d'une affaire interne, plébéenne, cardinalement viciée et pervertie dans son essence profonde, des tribus germaniques de la forêt de Tentoburg. A nos yeux, la Prusse n'est qu'une partie et une partie suspecte de la vraie Allemagne. Nous ne pouvons la considérer que comme un châtement qui nous est imposé, comme une expiation. Cet élément importé, cette colonie vorace, avide, nous dévore, suce la moelle de nos os. Les chevaliers de Souabe, de Bavière et de Westphalie ont dû charger leur conscience de fautes bien graves pour que la Providence leur ait refusé le pouvoir de réduire cette colonie prussienne et de la faire entrer dans les cadres romains, dans les cadres du *limes* romain. Ils l'ont encore bien moins fait

pénétrer dans le sein de l'Eglise romaine; ils ont laissé derrière eux un foyer d'abominable hérésie, un centre de puissante barbarie (*gewaltiges Barbarentum*). La Prusse, l'esprit prussien, a dès le début tendu à diminuer, à rétrécir l'Empire des Allemands. Le deuxième royaume (Bismarck) présentait une lacune béante, un immense trou; il excluait les plus vieilles provinces, celles dans lesquelles la foi s'était maintenue dans sa pureté originelle en même temps que s'y perpétuait l'antique et grande tradition de la culture méditerranéenne. Et le III^e Règne (Hitler), à son tour? Quelles provinces nouvelles son avènement va-t-il coûter aux Allemands? Et le IV^e Règne, et le V^e Règne? De quels dégâts nouveaux se composera leur bilan? Pourquoi s'arrêter puisqu'on en est à numérotter les Règnes? Si la Prusse conserve en Allemagne l'hégémonie, nous perdons les provinces de Prusse Orientale (Koenigsberg), ceci est une absolue certitude. Nous perdons nos frères des Sudètes dont la slavisation par les Tchèques se poursuivra méthodiquement et sans arrêt. La malédiction de l'esprit prussien ne s'arrêtera pas avant d'être au bout des dégâts. Cet Etat prussien, avec son génie inné d'hérésie, est le ver intérieur du Reich allemand. Il le morcelle et le démembré comme aucun ennemi du dehors n'a pu le faire. Quand nous serons au bout de tous ces règnes, du V^e, du VI^e règne, le Reich aura été tellement rétréci qu'il ne lui restera plus que le Meckembourg ou la Poméranie. L'Etat de Frédéric II, de Frédéric dit le Grand, l'idoie... La croyance à la Prusse est identique à la croyance à la fin du Reich, du vrai Reich allemand. La seule pensée d'une nouvelle hégémonie prussienne sur le Rhin, la Moselle, le Main, le Neckar, le Danube et l'Isar est pour nous un cauchemar sans nom. Nous avons l'impression d'aller au martyre. Nos cheveux se dressent sur notre tête. Dès le début de son histoire, la Prusse a été un Etat et rien qu'un Etat. Un Etat atteint d'hydrocéphalie. Elle n'a jamais eu un caractère ethnique. Elle n'a jamais été une race comme la Bavière ou la Souabe. Elle n'a jamais été un peuple ni une nation. Elle ne s'est jamais annexé une race, un peuple, une nation que par les voies de la violence ou de la ruse... L'Etat prussien a introduit dans l'idée germanique du Reich des éléments qui le désagrègent de l'intérieur : un centralisme d'Etat borné, un nationalisme antichrétien et bestial.

Page à lire, à relire et à méditer en ces jours où nous arrivons d'outre-Rhin, les nouvelles les plus angoissantes. Si Hitler, Papen et Hugenberg réussissent à établir la dictature du prussianisme — de ce prussianisme, redevenu une fois de plus, comme vient de l'écrire G. K. Chesterton, la seule menace militaire, le seul danger de guerre — tous les sacrifices de la grande guerre risquent fort d'avoir été faits en vain...

Et voilà ce que nous auront valu les pauvres hommes d'Etat qui, en 1918, ignorants le passé, compromirent l'avenir. Quelle pitié!...

* * *

Pour sauver sûrement et rapidement la civilisation européenne, ce patrimoine insigne accumulé par vingt siècles de christianisme, il y aurait un moyen radical qui, d'ailleurs, épargnerait bien du sang et bien des ruines. Une expédition punitive qui briserait l'arme que l'on forge à nouveau; un remède préventif qui extirperait le chancre prussien avant qu'il ne soit trop tard. La compréhension exacte de ce qu'exige la paix de l'Europe ferait s'allier la France et l'Italie — et même l'Angleterre — dans une croisade antiprussienne plus essentielle encore au salut de notre continent que la croisade antibolchévique souhaitée par le cardinal Mercier. La Russie c'est déjà l'Orient; Berlin, c'est l'ulcère dans notre propre chair.

Mais où trouver des politiques assez clairvoyants et assez audacieux pour préserver à notre vieux monde des massacres que projette le grand état-major prussien?...

On cherche en vain. Ce que l'on découvre chaque jour, ce qui pullule, ce sont d'incorrigibles idéalistes, des illuminés de la force de M. Edouard Herriot, préconisant une alliance de la France et de la Russie soviétique pour sauver l'Europe! On croit rêver... La pauvreté des vues exposées à ce sujet par M. Herriot dans *Marianne*, le nouvel hebdomadaire de gauche, est désespérante. Victorieuse en 1918, la France voit se dresser devant elle une Allemagne qu'elle négligea de diviser et une Italie qu'il eut été si facile de s'attacher et que l'on brima. Il ne manque plus que de s'aliéner la Pologne en annonçant *urbi et orbi* qu'on ne se battra pas pour le Corridor. Mais on flatte cet « excellent ambassadeur Doygalevski », comme écrit M. Herriot!, et on s'imagine que Moscou, qui ne cherche qu'à faire sauter la civilisation occidentale « respectera sur nos territoires, quels qu'ils soient, notre liberté politique »...

Stulti facti sunt... Des fous, et des fous dangereux. Si la crise de régime n'aboutit pas rapidement, en France, à une réaction salutaire et salvatrice, l'Europe connaîtra bientôt les ténèbres de la Barbarie.

« Le dernier mot appartiendra au socialisme », vient d'affirmer M. Vandervelde au Conseil général du P. O. B. Le bon billet! « La classe ouvrière allemande n'est pas découragée, n'est pas déprimée, mais est résolue à lutter jusqu'au bout contre la dictature hitlérienne coalisée avec la pire des réactions », affirme le Patron. Voilà qui nous promet un spectacle tout neuf car la social-démocratie allemande s'est toujours montrée la moins dangereuse et la plus maniable des armées dites révolutionnaires. Elle crie fort mais se soumet tout de suite.

Pas de pessimisme exagéré non plus, conseille le président de l'Internationale : ne voyons-nous pas « la démocratie replacer la dictature dans certains pays comme en Espagne, et le socialisme grandir, comme en Belgique, en Suède, en Angleterre... »

En Espagne, une dictature de gauche a succédé à une dictature de droite avec pas mal de terrorisme en plus. Le socialisme belge est presque aussi peu socialiste qu'il est possible de l'être et le socialisme anglais n'est pas socialiste du tout, mais, là, pas du tout...

Le citoyen Vandervelde annonce la grève générale en Allemagne « qui frappera de paralysie un régime qui refuse (au prolétariat) ses droits et ses libertés ». Attendons voir... car jusqu'à présent la formidable social-démocratie allemande n'a empêché ni l'impérialisme ni le militarisme prussiens d'avant 1914, ni la destruction rapide de l'Allemagne dite démocratique d'après 1918. Comme le Centre, la social-démocratie tremble et cède devant le fouet prussien.

Il n'y a, sur le plan de la politique humaine, qu'une seule issue : la fin d'une Prusse « tenant » l'Allemagne sous sa botte. Ce qu'il faut espérer maintenant, puisqu'une guerre *préventive* n'est qu'un rêve impossible, c'est que le Prussien accumule les provocations et les fautes et suscite, au plus vite, la réaction décidée d'en finir avec lui.

Nous avons souvent parlé ici de la déchristianisation de la France. Le dernier numéro de la *Vie intellectuelle* conclut en ces termes une intéressante étude — anonyme — sur la crise religieuse et la crise sociale :

Je conclus. Nous avons vu qu'en France le discrédit jeté sur la religion par la décadence surtout intellectuelle du clergé au XVIII^e siècle, le libertinage et l'incrédulité des classes dirigeantes, l'influence de la philosophie rationaliste ou matérialiste, peut-être aussi la présentation sèche d'un catholicisme formaliste, et les dix années de persécution avaient fait perdre à l'ensemble du pays la foi consciente et la pratique religieuse. La bataille néanmoins pouvait encore se gagner. Le peuple ne détestait pas la religion, bien au contraire, il considérait le clergé « comme un corps particulièrement honorable de fonctionnaires », et le catholicisme comme une portion spécialement chère à conserver du patrimoine national. Jusqu'en 1870 et malgré de nombreuses maladresses, un revirement de fortune restait possible et les encycliques n'arrivaient pas trop tard. Mais, depuis, lors, la misère d'une part, les bouleversements de la vie économique ont rendu plus malaisé

la pratique de la religion et plus difficiles les contacts entre prêtres et fidèles. D'autre part, à mesure que les injustices se faisaient plus criantes et les revendications plus impérieuses, l'opposition ou l'indifférence des catholiques est apparue plus nette. Là-dessus l'école laïque survient. Elle n'était pas instituée pour donner aux masses déchristianisées l'instruction religieuse. Enfin les meneurs de bonne ou de mauvaise foi, joignons-y les francs-maçons, ont eu beau jeu d'exploiter nos fautes, nos maladresses, ou simplement notre désintéressement coupable. Le peuple a donc abandonné et détesté un catholicisme dont il n'avait rien à attendre et qui semblait se faire le complice de ses ennemis, ne fût-ce que par son silence.

Nous sommes de ceux qui préfèrent battre leur coule sur leur propre poitrine plutôt que sur celle du voisin. Dans les épreuves de l'Église, il est toujours bon, équitable et salutaire de rechercher avant tout les faiblesses, les erreurs et les fautes de ses membres : *nos faiblesses, nos erreurs, nos fautes...* Catholiques soyons humbles! Attention à cette forme d'orgueil collectif qui fait agir comme si tout était irréprochable chez nous et tout condamnable chez l'adversaire. Si l'Europe se déchristianise, la grande responsabilité incombe aux frères du Christ qui n'ont pas été à la hauteur de leur vocation.

Le canon tonne en Asie. Des navires lourdement chargés d'armes et de munitions, partis de ports européens ou américains, voguent vers la Chine et le Japon. La S. D. N. a eu beau être unanime à prononcer la condamnation morale du Japon et à le désigner comme agresseur, ce « fait important », comme dit M. Vandervelde, n'a rien empêché et la S. D. N. vient de se montrer et de se déclarer totalement impuissante... La preuve est décisive.

Demain, Hitler tentera une pression sur le Corridor. Déjà, les journaux allemands annoncent que les Polonais font des préparatifs militaires et projettent une agression! Un comble vraiment... Entretemps Rome arme la Hongrie et... la *Oxford Union*, au cœur même de l'édifice social anglais, dans cette Université d'Oxford qui est un des piliers de l'Angleterre, proclame « qu'en aucune circonstance nous ne nous battons pour le Roi et la Patrie »!

Mais les masses hitlériennes ne cessent de défiler dans les rues des villes allemandes, derrière des milliers et des dizaines de milliers de drapeaux à la croix gammée, aux sons de musiques guerrières, animées de l'esprit de revanche le plus agressif et prêtes à se battre, demain, pour... le roi de Prusse et *Deutschland über alles...*

L'Union des anciens étudiants de l'Université de Bruxelles a voté un ordre du jour qui mérite la plus large publicité :

L'Union des Anciens Etudiants de l'Université libre de Bruxelles rend hommage à l'initiative des membres qui ont provoqué la réunion de ce jour;

Affirme à nouveau son indéfectible attachement au principe du libre examen;

Demande au Conseil d'administration de continuer à assurer avec vigueur le respect des décisions de la commission spéciale sur la police et la discipline de l'Université et de veiller avec une vigilance toujours attentive au recrutement du corps professoral;

Demande aussi au Conseil d'administration de faire rechercher par une commission s'il serait possible de prendre des mesures de nature à faire suivre à tous les étudiants indistinctement des cours ayant un caractère philosophique et retraçant l'histoire de la pensée scientifique;

Demande au corps professoral de profiter de toutes les occasions pour propager parmi les étudiants les principes du libre examen;

Émet, en outre, le vœu qu'il soit donné connaissance de l'article premier des statuts à tous les étudiants au moment de leur inscription.

Parents chrétiens qui n'hésitez pas à exposer vos enfants au danger mortel que présente la fréquentation de l'Université de Bruxelles, puissent de pareils textes vous ouvrir enfin les yeux!

Le but essentiel de l'Université de Bruxelles fut toujours et reste la déchristianisation de la Belgique.

Le curé Pecquet à Beauraing

La scène se passe au presbytère de Bétaumont-en-Ardenne, en janvier 1933. L'abbé Pecquet a invité ses confrères à un thé : c'est ainsi qu'il appelle la tasse de café et le pot de tabac autour desquels il réunit de temps en temps les curés de la région. Il convient de noter que cette région s'étend à la fois sur la France et la Belgique. Au cours de ces réunions ecclésiastiques, l'on fait à peu près ce qu'on veut, sauf évidemment le péché, même véniel. Les parties de cartes alternent avec les débats intellectuels de l'ordre le plus élevé. Mon oncle a un double panonceau où sont inscrites en lettres d'un demi-pied les devises françaises et belges : L'Union fait la Force! et Liberté, Egalité, Fraternité! Cette inscription forme tout le statut de l'institution et l'abbé Pecquet ouvre les séances en accrochant au mur son panonceau.

Aujourd'hui l'assistance est unanime à réclamer que le curé de Bétaumont rende compte de son voyage à Beauraing. Il s'y attendait, aussi avait-il préparé ce qu'il dirait. Nous reproduisons ci-dessous l'essentiel de sa conférence, négligeant de signaler les réflexions, contradictions et protestations dont ses confrères interrompirent le cours de son abondante parole.

MONSIEUR LE DOYEN, MES CHERS CONFRÈRES,

Puisque vous m'y invitez, je vous raconterai volontiers mon voyage à Beauraing, tâchant d'être aussi bref que possible. Si mon récit vous paraît trop étendu, vous n'aurez qu'à prendre patience en expiation des sermons trop longs dont il vous est arrivé, à vous-mêmes, d'ennuyer vos fidèles.

Que si l'un d'entre vous cède au sommeil, je ne lui en voudrai point; mais il ne m'en voudra pas non plus, j'espère, de l'interpeller pour le réveiller, vu que le moindre ronflement me fait perdre le fil de mes idées.

C'est au baron de Béviusse que je dois d'être allé à Beauraing en automobile. Que Dieu lui rende son essence au centuple et que la Sainte Vierge le récompense de sa bonté!

Mais il faut commencer par le commencement.

J'ai toujours taché de ne pas être plus naïf que mes confrères. L'apôtre saint Thomas refusait d'ajouter foi à la résurrection, avant d'avoir vu de ses yeux et touché de ses mains. Après quelques années de ministère, nous autres, curés, nous devenons tous un peu thomistes. L'habitude du confessionnal ne favorise aucunement la pente à la crédulité. Et spécialement pour ce qui est des révélations particulières, nous ne nous en laissons pas facilement conter. Rien ne compliquerait d'ailleurs l'administration d'une paroisse comme les grâces extraordinaires dont se croiraient favorisées certaines de nos ouailles. N'est-ce pas déjà beaucoup de porter nos gens à l'observance de l'Évangile et de donner la chasse à ces dévotions compliquées que maints religieux et chanoines répandent en nos villages? Que deviendrions-nous s'il nous fallait encore diriger des esprits qui se croient en liaison directe avec l'Esprit-Saint? Ah! que n'ai-je, avant de mourir, la consolation de savoir la pratique du monothéisme et de la charité implantée pour toujours à Bétaumont! Ce serait une assez belle récompense pour moi.

Aussi, quand des jeunes filles anémiques ou des dévotes innocupées me viennent communiquer leurs visions, je me déclare incapable de les suivre en ces voies sublimes. « Allez plutôt, leur dis-je, chez Mgr l'évêque ou chez Notre Saint-Père le Pape chercher

des approbations et encouragements. » Quant à moi, je les exhorte à fuir l'oisiveté, à pratiquer l'humilité et à suivre un régime alimentaire normal. Grâce à cette thérapeutique, j'ai toujours eu raison des prodiges qui voulaient se produire à Bétaumont.

C'est en ces dispositions que je partis pour Beauraing.

Vous savez ce que c'est qu'un voyage en automobile. C'est entendre le conducteur se plaindre de l'état des routes et se féliciter de l'excellence de sa voiture. Le baron de Béviusse me fit plus de cent fois remarquer les reprises foudroyantes de son moteur. Il me nommait aussi les propriétaires des châteaux devant lesquels nous passions : c'étaient tous des parents à lui, et d'autant plus proches que leurs parcs semblaient plus beaux. En revanche, je lui citais le nom du curé de la paroisse, quand nous voyions une église dont je connaissais le pasteur. Dans les virages, mon compagnon attirait mon attention sur la merveilleuse façon dont son auto tenait la route, et je recommandais mon âme à Dieu quand je lui voyais lâcher le volant pour allumer sa cigarette.

Nous parlions aussi de la Sainte Vierge :

— Je l'ai toujours aimée, disait le baron, et je la prie, chaque jour, matin et soir. Mère de Dieu et avocate des pécheurs, elle plaide auprès du premier la cause des seconds, et il est beaucoup de pécheurs parmi ceux qui ont une voiture. Les automobilistes, qui sont si peu certains de mourir dans leur lit, ne devraient jamais se mettre en route sans une médaille et un scapulaire. Puisqu'on s'assure bien sur la vie auprès des sociétés anonymes, pourquoi ne pas prendre aussi une assurance sur son salut chez la Sainte Vierge?

J'ai néanmoins, comme je le disais hier à ma femme, deux observations à présenter au sujet de toutes ces apparitions.

Au lieu d'enfants, pourquoi la Vierge ne prend-elle pas, comme truchement, des hommes d'église ou des hommes de science? On n'a jamais entendu dire qu'elle soit apparue dans un évêché ou un presbytère. C'est regrettable. D'autant que ses messages nous viendraient ainsi par les voies régulières de la hiérarchie et que ce serait autant de gagné pour la cause de l'autorité, si combattue à notre époque. Ou si elle s'obstine à boudier le clergé, que ne choisit-elle alors des médecins, des ministres, des diplomates, des journalistes, des hommes de science, en un mot? Leur témoignage compterait davantage devant l'opinion publique et aurait plus de prix pour l'apologétique.

A tant faire que de se déranger pour parler au monde, je trouve aussi que la Sainte Vierge pourrait bien remettre à ses interprètes des communications plus substantielles. Il s'agit toujours de chapelles à bâtir, de pécheurs à convertir et de prières à réciter. Ce sont de ces choses comme vous nous en racontez tous les dimanches en chaire, monsieur le Curé. Nous les savons par cœur. Alors qu'il y a tant de sujets d'actualité qui nous passionneraient bien autrement : par exemple, le nom du prochain pape, la date de la prochaine guerre, la durée de la crise économique, le nombre des élus, les élections belges, le vote des femmes en France, la réforme de la démocratie, le gouvernement soviétique qu'on n'arrive pas à renverser, et surtout la fin du monde dont il est si dommage qu'on ne sache pas quand elle viendra.

— Mon cher baron, répondis-je, les voies de Dieu sont impéné-

tables, mais celles de la Sainte Vierge sont, au contraire, fort simples.

Si elle apparaissait à un homme d'église, personne n'y croirait. Ses confrères auraient vite établi qu'il ne sait pas sa théologie, qu'il cherche de l'avancement ou tout au moins à mettre sur pied un nouveau pèlerinage dans sa paroisse. Quant au public, lui aussi s'empresse d'accuser cet ecclésiastique, soit de vouloir fabriquer de l'apologétique, soit de chercher remède, par des ressources supplémentaires, à l'insuffisance de son traitement. La Sainte Vierge sait bien que le monde n'ajoutera pas plus foi aux visions d'un curé qu'à celles d'un garagiste ou d'un marchand de terrains à bâtir.

Elle n'a garde de se montrer non plus aux médecins, pharmaciens, vétérinaires, journalistes, professeurs et autres hommes de science. Il est d'abord probable que leur science leur ferait comprendre ses paroles tout de travers. Puis, voyez à quelle alternative ils seraient réduits : ou ils parleraient, ce qui les mettrait en butte aux moqueries de leur femme et à l'hostilité de leurs concitoyens; ou par modestie ou pusillanimité, ils se tairaient, ce qui obligerait la Vierge à s'adresser ailleurs.

Jésus disait : « Soyez béni, mon Père, d'avoir caché ces choses sublimes aux hommes de science, pour les révéler de préférence aux petits enfants. » Ceux-ci sont ordinairement purs, naïfs, hardis et désintéressés. Ils croient ce qu'ils voient; et ils racontent ce qu'on leur dit sans y mêler trop d'interprétation. Notre-Dame peut être tranquille quand elle retourne au Paradis : son message a été bien compris, il sera de même fidèlement transmis; c'est comme une communication téléphonique sur une ligne en bon état qu'on n'est pas obligé de recommencer.

Avec M^{me} la baronne, vous voudriez aussi que la Sainte Vierge tint des propos plus distingués et importants. Vous avez tort. La Vierge ne vient pas sur terre pour faire la leçon à son divin Fils, en révélant aux hommes ce que Celui-ci aurait oublié de leur dire. L'Évangile contient l'essentiel de ce que le Père céleste a jugé bon de nous apprendre. Avec cela, nous en sommes au même point que saint Joseph, les apôtres, les docteurs, les martyrs et les autres gens qui ont réussi à faire leur salut. Nous ne sommes donc pas à plaindre. Si toute ombre était dissipée, il nous serait vraiment trop facile de marcher dans la bonne voie! La vie éternelle est une récompense, et il faut la mériter sans tout savoir.

Sans compter qu'en s'attachant à des sujets d'actualité comme les élections belges ou la fin du monde, la Vierge ajouterait du trouble ici-bas et devrait revenir à tout bout de champ pour réparer les dégâts causés. Elle serait alors toujours sur les chemins; personne ne s'y retrouverait vraiment plus.

Non, mon cher baron, la Vierge Marie n'est pas un ministre qui convoque les journalistes pour leur parler de ses projets et leur envoyer ensuite des démentis. Elle n'est pas davantage un éditeur qui jette à la tête de l'humanité des dictionnaires théologiques et des almanachs pleins de prophéties. Elle ne se fait point non plus l'agent électoral d'aucun parti. Les monarchistes, les républicains, les fascistes, les communistes et les autres pécheurs sont également ses enfants. Elle vient pour rappeler à tous qu'elle reste leur Mère et les aidera à se sauver. Il est naturel qu'elle les engage à la prière et à la vertu, puisque tels sont nos seuls moyens de salut. Qu'on ne compte donc pas sur elle pour publier une meilleure édition de l'Évangile! Elle s'en tiendra toujours au programme tracé par Jésus au monde, se bornant, quant à elle, à dire aux hommes, comme à Cana : « Faites ce que mon Fils vous commande et tout ira bien pour vous! »

* * *

Nietzsche a formulé, comme vous le savez, Monsieur le Doyen, mes chers Confrères, la théorie du surhomme. Lui-même mourut fou;

mais, avant d'en arriver là, il eut le temps de montrer qu'il nous serait assez naturel de devenir des monstres d'orgueil et de cruauté, si l'on nous laissait faire. Je m'en avisai moi-même en observant le baron de Béviusse. Il n'est plus à reconnaître, quand il est à son volant. Toute la terre est à lui; la pluie, qui le fait déraiper, n'a plus le droit de tomber; le brouillard est compable d'embuer son pare-brise; les maisons qui le gênent en ses virages, devraient être démolies; les routes n'ont été construites que pour sa Peugeot 24 CV.; veaux, vaches, chiens, cochons, couvées et aussi les enfants, les piétons, les cyclistes, et même les autres automobilistes, n'ont aucun titre à s'y trouver : s'il ne craignait un accident qui compliquerait les choses, il détruirait tout ce qui le retarde en sa vitesse. « Tiens donc ta droite, animal! » « Oh! ces sacrés paysans, avec leurs charrettes! » « Ah! ces sauvages de citadins qui ne sont pas fichus de marcher sur le trottoir! » « Quand donc ces brutes d'architectes cesseront-ils de bâtir des écoles le long des routes? » « Si, du moins, ces ânes de cultivateurs laissaient leurs vaches dans les étables. » Ces apostrophes, et une autre beaucoup plus courte, étaient sans cesse à ses lèvres. Et je me disais : « Ce que c'est que de nous, en vérité! Quel bizarre mélange nous sommes! Qu'il suffit donc de peu pour ramener à la surface de notre être les mauvais instincts qui y sont enfouis! Voilà que, dans cet inoffensif baron, le surhomme, tout à coup, se réveille, en proie au délire nietzschéen de la puissance et prêt à sacrifier l'humanité entière à son voyage! »

Mon conducteur ne pouvant rien souffrir devant lui, nous dépassâmes cent véhicules de toute espèce qui s'en allaient à Beauraing : gros cars bombés prenant toute la largeur de la route, où les voyageurs étaient rangés comme des écoliers dans une classe; camions aux planches souillées d'argile se traînant, comme des limaces, où des paysans entassés remplaçaient les matériaux de construction; torpédos haut sur roues ne sortant que le dimanche, qu'un père de famille barbu conduisait en se retournant vers sa marmaille; limousines aux nickelages brillants où j'avais juste le temps d'apercevoir une casquette de chauffeur, des lèvres rouges, des petits chapeaux et des fourrures. Je passe sur les motos où dansaient des jeunes ménages en comptant les pavés; sur les side-cars où la femme dans sa baignoire levait des yeux admiratifs vers son mari.

Si le baron de Béviusse tranche parfois du surhomme, il est à l'ordinaire un brave homme que la vue d'un prêtre à bicyclette suffit à attendrir : « Comme vous êtes mal habillés pour chevaucher ces machines-là! » disait-il, et, pour ne pas accrocher le cycliste par sa ceinture, il faisait une embardée qui me fauchait le corps au niveau du ventre. Il me demanda, ce qui valait à certains ecclésiastiques de laisser reposer les pieds sur leurs pédales, tandis que d'autres devaient pousser leurs vélos à la force des jambes :

— C'est une question de nationalité, répondis-je : ceux que vous voyez se fatiguer sont des Belges, les autres sont des Français. L'Église de France autorise son clergé à user de vélos à moteur, alors que l'Église de Belgique l'oblige à pédaler. Du reste, les prêtres belges auraient tort de se plaindre puisqu'ils se rattrapent en fumant leur pipe en public, tandis que leurs confrères français pour fumer doivent s'enfermer au presbytère.

La sollicitude du baron s'étendait aussi au clergé à pied. Quand il apercevait un ecclésiastique attendant le tram, d'un brusque coup de frein il m'envoyait me cogner la tête contre le pare-brise en arrêtant sa voiture. Nous chargeâmes ainsi trois curés, ce qui fit trois bosses à mon chapeau-castor : elles y sont encore. Que n'ai-je écouté Léocadie qui m'avait engagé de mettre ma calotte! Par reconnaissance, nos confrères assuraient qu'ils n'avaient jamais roulé dans une voiture si douce et tâchaient à tenir des propos sensationnels.

Naturellement, ils parlaient surtout de Beauraing, car il n'est

plus question d'autre chose dans les presbytères. On peut dire que nous avons de beaux sujets de conversation en perspective et que les spécialistes parmi nous ont du pain sur la planche pour plusieurs saisons. Réjouissons-nous, Monsieur le Doyen, mes chers Confrères, de l'animation que cela donnera à nos futures réunions, mais en attendant d'être fixés n'allons pas nous croiser les bras dans nos paroisses, car Notre-Dame de Beauraing n'arrangera sûrement pas toute seule les affaires de la chrétienté.

— D'ailleurs, dit un curé du pays de Gedinne que nous avions pris en charge, ce n'est pas la Vierge du tout, c'est le diable qui opère là-bas. Croyez-en quelqu'un qui vient d'approfondir la question dans de vieux ouvrages. Remarque d'abord, ajouta-t-il en me donnant des bourrades dans le dos, qu'on ne voit l'Apparition que jusqu'à la ceinture, sa taille se perd dans un croissant de nuages. Preuve incontestable que la manifestation est diabolique, le démon ayant coutume de cacher ses pieds fourchus pour n'être pas reconnu et pouvoir abuser plus facilement les chrétiens. Considérez ensuite le moment où la vision se produit; ce n'est jamais en plein jour, c'est à des 7, 8, 9 et 10 heures du soir. Sont-ce là des moments pour apparaître, je vous prie, quand on s'appelle l'Etoile du Matin? Et oblige-t-on des bambins à courir les chemins en pleine nuit, quand on est la Reine du clergé? Car, s'il est un devoir que le clergé wallon essaye d'inculquer aux parents, c'est bien de garder le soir les enfants à la maison.

Rien ne m'enroule comme de discuter en auto et je préférerais conserver ma voix pour chanter convenablement la préface de Noël, le dimanche suivant. Aussi me bornai-je à dire :

— Mais, cher confrère, le clergé ne célèbre-t-il pas la messe de minuit pour les enfants aussi bien que pour les grandes personnes et n'est-ce pas pendant la nuit que l'Etoile du Matin et son petit Jésus se sont fait voir aux bergers dans l'étable de Bethléem? Quant au reste, la Vierge ne descend pas du Ciel pour montrer ses pieds, mais son cœur, et c'est précisément son cœur et son sourire qui frappent le plus les voyants de Beauraing. Vous rencontrez donc mal, me semble-t-il.

Le baron se chargea de répondre plus au long :

— Je pense, moi, que ce qui est bon a naturellement tendance à devenir meilleur. M. l'abbé Pecquet ici présent nous l'a fort clairement expliqué dans un de ses derniers sermons. Il prêchait sur les apôtres et nous disait que ceux-ci avaient beaucoup appris en avançant en âge. Saint Jean, par exemple, qui au début de son ministère priait Jésus de jeter la foudre sur la tête des récalcitrants, devint toute patience et bonté dans ses vieux jours. Loin de se fâcher, il répétait incessamment le même discours où il n'était question que d'amour fraternel. Comment donc cela se dit-il en latin, mon cher curé Pecquet : Boanergès?

— Ce n'est pas du latin cela! Boanergès signifie : Fils de Tonnerre en hébreu.

— Je ne vous demande pas le surnom que Jésus avait donné à l'apôtre, mais le refrain que saint Jean centenaire chantait toujours.

— *Filioli, diligit alterutrum!*

— C'est ce que je cherchais. Merci!

Puis se retournant vers notre confrère du pays de Gedinne et gesticulant que j'en tremblais d'aller au fossé, le baron ajouta :

— Si ce qui est bon tend à s'améliorer, par contre ce qui est mauvais devient pire de jour en jour. Je le constate chez mon égoïste de belle-mère que je parvenais encore à supporter dans les premiers temps de mon mariage et que maintenant je voudrais jeter par la fenêtre. Pour le diable, il doit en aller de même. A force de vieillir, il est devenu très bête, comme cela se voit à certains hommes politiques et journalistes qu'il inspire. Eh bien! si bête qu'il soit, vous ne me ferez tout de même pas croire qu'il se plaise à assembler chaque soir des milliers de personnes devant une grotte pour leur faire réciter le chapelet et chanter des cantiques!

Cela aussi les curés le disent souvent en latin dans leurs sermons : *regnum divisum...*

— *Omne regnum in seipsum divisum desolabitur*, rectifiai-je : tout royaume divisé contre lui-même est voué à la ruine.

On ne contredit pas les gens qui vous reçoivent à leur table ou qui vous transportent dans leur voiture. En n'insistant pas, notre confrère montra qu'il lui restait plus de bon sens que nous ne pensions. Il me chargea de vous remettre ses amitiés, M. le Doyen, et descendit à Malvoisin pour aller à un enterrement.

Un Père franciscain le remplaça quelques kilomètres plus loin. Avec ce genre de religieux on peut parler en toute liberté, égalité et fraternité. Il nous donna son nom et sa date de naissance, nous demanda qui nous étions et d'où nous venions, répéta devant nous l'homélie qu'il devait prêcher le lendemain, nous entretint de son père, de sa mère, de sa tante religieuse, de ses compagnons de noviciat, d'un incomparable professeur d'Ecriture Sainte qu'il avait eu : le Père Emmanuel, de son confrère le P. Martial Lekteux, du poste à galène qu'il venait de monter lui-même dans sa cellule, de la province wallonne récemment érigée en Belgique et enfin d'un religieux de son ordre nouvellement placé sur les autels. Ayant appris que j'étais tertiaire, il m'appela son « cher frère en saint François », m'engageant à ne pas oublier mes prières du Tiers-Ordre; et s'étant informé de l'âge de la baronne, il résuma pour le baron l'encyclique de Pie XI sur le mariage, lui recommandant d'éviter toute pratique malthusianiste.

Il serait peut-être temps, Monsieur le Doyen, mes chers confrères, que je fasse arriver notre automobile à Beauraing.

PECQUET,
Curé de Bétaumont.

(Lire la suite de la conférence du
curé Pecquet dans le livre : *Les*
« Apparitions » de Beauraing.)

Pour copie conforme :
OMER ENGLEBERT.

De l'histoire, du bon sens et la sagesse du Curé Pecquet...

PARAITRA LE 6 MARS :

Les « apparitions » de Beauraing

par Omer ENGLEBERT

auteur de *La Sagesse du Curé Pecquet* (125^e édition)

Un beau volume de 130 pages.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

- CHAP. I : *Sept apparitions de la Vierge*. La médaille miraculeuse. — Alph. Ratisbonne. — La Salette. — Lourdes. — Pontmain. — Pellevoisin. — Fatima.
- CHAP. II : *Beauraing 1932-1933*. 1. Beauraing depuis les Romains jusqu'à nos jours. — 2. Le cadre. — 3. Les « Voyants ». — 4. Journal des « apparitions ». — 5. La scène. — 6. Les interrogatoires. — 7. Journal des « apparitions » (suite). — 8. Petite enquête ecclésiastique. — 9. Médecins, gens de lettres et théologiens.

CHAP. III : *Le Curé Pecquet à Beauraing.*

Très certainement ce qui a été écrit de meilleur sur Beauraing

Prix du livre en librairie : 7 francs.

Pour recevoir ce livre franco par retour du courrier, il suffit de verser fr. 5.50 (prix de faveur) au compte-chèques postal 48916 de la *Revue catholique des idées et des faits*, Bruxelles.

Tours de manivelle⁽¹⁾

Souvenirs d'un chasseur d'images

LETTRE-PRÉFACE

Comment pourrais-je, mon cher Mesguich, vous refuser le témoignage d'estime que je suis au contraire très heureux de vous donner en présentant aux lecteurs ce recueil de souvenirs si pittoresques et si vivants?

Vous avez été, je ne l'oublie point, l'un de nos tout premiers collaborateurs au moment où il s'est agi de faire connaître le petit moulin à images qui venait de voir le jour à Monplaisir et je me souviens de votre enthousiasme, lorsque je vous vis partir, votre appareil de prise de vues sous le bras, pour cette nouvelle et originale croisade qui fixa votre destinée.

En évoquant les débuts du cinématographe auxquels vous avez été ainsi étroitement mêlé, vous n'avez permis de faire un retour sur un passé déjà lointain. Quel contraste saisissant, si l'on se reporte à cette fin d'année 1895, entre le modeste sous-sol du Grand Café où notre vieil ami Clément Maurice se dépensait pour assurer le succès de ce qui n'était alors qu'une simple curiosité et les palais magnifiques où se pressent aujourd'hui par milliers les spectateurs, captivés par cet art nouveau qui a pris une si large place dans la vie moderne! J'étais moi-même, à l'origine, bien loin, je l'avoue, de pressentir la force attractive que devaient, par la suite, exercer sur la masse les projections animées.

Vous n'avez procuré l'agréable plaisir de faire par la pensée un bien attrayant voyage à travers le monde. Je ne doute pas que tous ceux qui liront cet ouvrage ne prennent, comme moi-même, le plus vif intérêt à vous suivre dans vos randonnées et à vivre avec vous les multiples et curieux incidents de route dont vous avez été souvent le principal et courageux acteur.

De votre livre se dégage une belle leçon d'énergie. A ce titre il mérite le succès que je lui souhaite de grand cœur.

LOUIS LUMIÈRE,
Membre de l'Institut.

AVANT-PROPOS

On parle quelquefois de vocation.

C'est le hasard qui fit la mienne, le hasard d'une relation familiale et aussi cette coïncidence que j'allais être libéré du service militaire au moment où l'invention des frères Lumière, mise au point à la fin de l'année 1895, commençait à prendre son essor, un essor timide à son début, mais que rien ne devait arrêter.

D'en avoir été un des modestes artisans, à une époque où nul ne pouvait prévoir une pareille ampleur, d'avoir été l'élève attentif des inventeurs et de m'être consacré de toute mon âme au métier que j'avais choisi, cela me donne quelque fierté.

C'est donc à l'improviste que je fus jeté dans la carrière cinématographique.

D'autres, dès leur enfance, préparent leur voie. Pour moi, rien ne devait attirer ma jeunesse vers ce qui déterminera mon destin, puisque le cinéma était alors inconnu. Ce n'est pas la lanterne magique de nos pères, idée première de la projection, qui pouvait développer une telle ambition. On n'imaginait guère en ce temps-là qu'inerte et sans relief elle allait, grâce à la découverte des frères Lumière, s'animer et acquérir cette condition indispensable de toute vie : le mouvement.

En évoquant l'existence agitée, mais riche de visions et de rêves que j'ai vécue à travers le vaste univers, je pense que ce n'étaient pas seulement les images que, dès son début, le cinéma mettait en action, mais aussi les opérateurs chargés de l'approvisionnement.

De ceux-ci, je fus un des premiers.

Quand je vois comment s'est transformée la mission du « chasseur d'images », je ne peux m'empêcher de songer au passé. La rapidité des communications a rétréci l'univers et, si j'admire

l'importance des moyens dont disposent mes successeurs d'aujourd'hui, je pense aussi, sans aucune amertume d'ailleurs, je dirai même avec quelque plaisir, et peut-être avec quelque orgueil, à ma vie d'autrefois.

Ah! quand on se mettait en route pour un coin isolé et lointain de notre planète, on ne s'embarassait pas d'une suite. Ce n'était pas une expédition. Pas d'autre aide que les quelques mercenaires recrutés sur place dans des conditions parfois difficiles. Je me revois par monts et par vaux, dans des pays inconnus, lourdement chargé de mon trépied et de ce rouet magique avec lequel j'ai « tourné » sous toutes les latitudes et emmagasiné le monde sur le film.

Seul! oui, j'étais seul ou à peu près! Il me fallait penser à tout, préparer l'itinéraire, chercher le gîte, transporter les accessoires, trouver les sujets, prendre les vues, développer les négatifs, fixer les positifs et, fréquemment même, en effectuer la projection.

Époque mal connue, temps héroïques, auxquels je ne puis songer sans attendrissement.

J'étais jeune, et j'avais la foi!

Et si quelquefois, pendant les années qui n'allèrent pas sans de rudes épreuves, il m'est arrivé d'être pris sinon de doute, du moins de quelque inquiétude, sur l'avenir de cet art nouveau auquel je m'étais attaché, ce n'était que défaillance passagère vite disparue.

Je repartais avec plus d'ardeur.

J'ai traversé toutes les mers et, comme le Juif errant, j'ai marché sans trêve sur tous les continents; mais, alors que ce dernier gardait pour soi, aliment de son rêve intérieur, la vision des spectacles toujours renouvelés que lui dispensait l'univers, mon ambition à moi a été de les enfermer dans ma boîte à images pour que d'autres hommes, mes frères, en ressentent toute la beauté et prennent part à mes émotions.

Voyageur infatigable, j'ai contemplé les plus beaux paysages, je me suis penché sur les vestiges les plus représentatifs des vieilles civilisations. Des poètes et des littérateurs ont écrit des volumes à leur sujet. L'objectif limite ma tâche, qui est tout simplement de fixer les aspects fugitifs du monde, tels que ma caméra — seize images à la seconde — les a enregistrés, au cours de mes pérégrinations.

JE SUIS DE LA CLASSE

Je me vois permissionnaire à Lyon, prenant pour la première fois, le 5 janvier 1896, ce petit tramway qui conduit aux Laboratoires des Etablissements Lumière, à Lyon-Monplaisir. C'est en calotte de zouave que je me présente, ma libération du 3^e régiment de cette arme dont le dépôt était à Arles devant avoir lieu quelques jours plus tard.

Sur la recommandation d'une de mes parentes, M. Louis Lumière me reçoit. Il a l'intention de former des opérateurs et il me questionne avec cette bienveillance qu'il sait témoigner aux débutants. Je n'ai aucune notion d'électricité, et j'ignore tout de la photographie, mais il m'engage tout de même, m'assurant que je m'y mettrai facilement. Une fois libéré, j'aurai à faire mon apprentissage aux usines.

M. Louis Lumière me promet sa sollicitude pour un poste intéressant, mais très amicalement il me dit : « Vous savez, Mesguich, ce n'est pas une situation d'avenir que nous vous offrons, c'est plutôt un métier de forain; cela peut durer six mois, une année, peut-être plus, peut-être moins! »

Ces paroles, il me semble les entendre encore, tellement elles sont restées gravées dans mon esprit. A cette heure, l'inventeur ne prévoyait guère l'importance que sa découverte allait prendre dans la vie sociale ou, s'il en avait l'intuition, il ne le laissait point paraître.

Sans perdre de temps, je le suis dans la salle de démonstration. Jamais je n'oublierai mon saisissement. Dans une pièce obscure, devant mes yeux stupéfaits, une projection reproduit sur un écran de calicot l'image de la vie. C'est une révélation; je suis émerveillé. Mais passé l'accès de surprise et de curiosité, je m'attriste en quelque sorte de mon ignorance et de mon incapacité. Réussirai-je jamais à impressionner moi-même ce ruban de celluloid et à le faire mouvoir?

Pouvais-je me douter, en quittant Lyon-Monplaisir, que j'allais devenir un des pionniers de cette nouvelle industrie qui, bientôt, s'imposerait aux foules : le cinéma?

Je raconte à qui veut l'entendre qu'à Lyon il vient de naître

(1) Extraits d'un livre qui paraîtra bientôt, sous ce titre, chez Grasset, à Paris.

une usine d'imageries vivantes. Au bureau de ma compagnie, la 9^e, le sergent-major dit au capitaine : « J'établis la feuille de route de Mesguich; il va à Lyon où il a découvert la lune! »

Durant les nuits qui suivent, mon sommeil est troublé de rêves. J'entrevois déjà le Tour du Monde. C'était, je dois l'ajouter, au temps où les récits de Jules Verne emplissaient de leur fantasmagorie l'imagination des jeunes gens.

Un beau matin, le clairon du quartier sonna le réveil en fanfaise.

« C'est ma tournée, je suis de la classe! »

MES DÉBUTS D'OPÉRATEUR

Une semaine après ma première visite à Monplaisir, me voici attaché aux Etablissements Lumière; mon instruction commence, sous la direction de M. Promio.

Les choses vont vite.

L'apparition du cinématographe Lumière en séance publique, à Paris, le 28 décembre 1895, a excité vivement les curiosités. Il importe d'en recueillir le profit.

D'un côté, c'est l'usine consacrée à l'émulsionnage des plaques et des papiers; de l'autre, le temple de la nouvelle invention « interdit » à quiconque n'appartient pas aux services.

Sur des châssis de bois sont enroulées des bandes de pellicule de seize mètres environ; sortant des chambres de développement, elles sont suspendues en salle claire pour le séchage. On aperçoit quelquefois MM. Lumière traverser la cour avec un rouleau photographique qu'ils vont eux-mêmes projeter dans la salle d'expériences.

Chaque vue qui passe est un nouvel étonnement et je revois le sourire des inventeurs suivant nos jeux de physionomie et notre amusement.

Un jour, le pic des démolisseurs fait crouler un des murs de l'usine; le lendemain, nous assistons à la chute du mur sur l'écran. Les ouvriers maçons invités à la projection sont tout ébahis de se voir. On entend leurs réflexions : « Ce sont des sorciers, les patrons! »

Le 25 janvier 1896, quatre semaines après Paris, une salle de démonstration, sous la direction de M. Périgot, ouvre ses portes à Lyon.

C'est mon premier poste. Assistant à la cabine, je règle la lampe à arc, j'enroule les bandes au moyen d'un petit appareil à main, je les soude au besoin avec une colleuse. Ce n'est pas très fatigant. A ce travail-là, j'ai vite oublié le régiment!

Et je suis témoin des réactions du public devant l'inimaginable invention. Que ne puis-je réveiller ici les échos de ces représentations! Dans la salle, ce sont des rires et des cris, des exclamations sans fin qui accompagnent chaque vue : « La sortie des usines Lumière! », le « Régiment qui passe! » et surtout « L'arrivée d'un train en gare de La Ciotat ». La locomotive s'avance et grandit jusqu'à venir, semble-t-il, se précipiter sur les spectateurs qui, instinctivement, esquissent un mouvement de recul.

Peu après, je présente « L'Arroseur arrosé », la première scène comique de plein air, genre qui devait atteindre la plus grande vogue. Déjà l'opérateur ne se contentait plus de copier la vie; il préparait des scènes au lieu de les capter simplement au gré des circonstances, premier exemple d'un scénario, bien modeste certes, mais dont les phases successives étaient dues à l'imagination du « preneur de vues ».

Le succès de ces exhibitions gagne rapidement les villes et les campagnes. Avant de conquérir l'élite, le cinéma obtient le suffrage populaire. Je me suis laissé dire que peu après son origine, au temps du chariot de Thespis, le théâtre avait connu un pareil destin. Intéresser les foules, les amuser, n'est-ce pas une des conditions du succès? Dès ses débuts, le cinéma intéressa et amusa, sérieux avantage pour son essor ultérieur.

J'installe successivement dans des salles adaptées spécialement les postes de Mâcon et de Chalon-sur-Saône, dont je suis l'unique opérateur. Toutes les séances se poursuivent sous les acclamations du public. L'engouement est tel que, le programme terminé, une bonne moitié de la salle refuse régulièrement d'abandonner la place et paye une seconde fois.

Cette vie nomade, qui est bien un peu celle des forains, des « batteurs d'estrade », annoncée par M. Lumière, est pour moi pleine d'attraits. C'est le bon temps. Je gagne soixante-dix francs par semaine, plus un bénéfice d'un pour cent sur les recettes. Je suis très satisfait.

Mais, voici mieux : ce télégramme que je reçois : « Rentrez immédiatement Lyon pour votre prochain départ New-York. Signé : LUMIÈRE. » Je suis fou de joie.

De retour à Lyon, je traverse les usines. Une fièvre de travail s'est emparée de tous. On s'agrandit et on crée des postes d'exploitation en France et à l'étranger. M. Promio, que le patron semble avoir pourvu de bottes de sept lieues, est chargé de recueillir des scènes locales dans les grandes villes d'Europe, et sans relâche, à Monplaisir, on forme des opérateurs. A peine ceux-ci sont-ils instruits qu'on les dirige avec leur matériel aux quatre coins du monde. Les uns font l'étonnement des Marseillais, dont on sait les bruyantes réactions, d'autres s'installent à Bordeaux et à Nancy. Il en est même qui vont en Angleterre, en Allemagne ou en Italie. A moi, New-York m'est dévolu. En raison de ma connaissance de la langue anglaise, j'ai pour mission de faire la conquête de l'Amérique. Tout simplement!

MM. Lumière me présentent immédiatement à leur concessionnaire pour les Etats-Unis, M. Hurd. Celui-ci demande qu'on m'initie sans tarder aux opérations de prises de vues, afin qu'une fois là-bas je puisse réaliser une production américaine. Rien n'intéresse les Américains autant que l'Amérique!

Le premier film que je tourne, à titre d'essai, dans la cour même de l'usine, a comme titre : « Une bataille de femmes ». Sa réussite permettant qu'il figure au catalogue, MM. Lumière me préviennent que j'aurai à m'embarquer au Havre à la fin du mois de mai. En même temps, ils me donnent les plus sévères instructions concernant l'appareil qu'ils me confient. La consigne est rigoureuse : personne n'est autorisé à le voir, il est même interdit à M. Hurd de pénétrer dans la cabine de projection.

Je profite de mon passage à Paris pour rendre visite à M. Clément Maurice, concessionnaire des brevets Lumière pour le département de la Seine. Il me reçoit 14, boulevard des Capucines, dans le sous-sol où fut donnée la première représentation du cinématographe. C'est de là que celui-ci est parti pour sa fructueuse carrière, et c'est là que je passe ma dernière soirée en France.

Aujourd'hui, une inscription commémorative qu'il faut bien chercher pour la voir, tant il semble qu'on ait mis de discrétion à la graver dans le mur, porte cette mention :

ICI, LE 28 DÉCEMBRE 1895 EURENT LIEU
LES PREMIÈRES PROJECTIONS PUBLIQUES
A L'AIDE DU CINÉMATOGRAPHE,
APPAREIL INVENTÉ PAR LES FRÈRES LUMIÈRE.

Cet hommage d'une extrême modestie, ce texte d'une belle simplicité, sont-ils bien suffisants pour la consécration d'une découverte qui a bouleversé le monde et transformé ses plaisirs?

A LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE DU NORD (Juin 1896 à octobre 1897.)

Dans les premiers jours de juin, j'embarque au Havre, à bord du transatlantique *la Bourgogne*. Je garde avec moi la valise contenant le précieux appareil; ce trésor ne me quitte plus.

A mon arrivée à New-York, je dois établir une déclaration de douane pour le poste dont je suis porteur. Mais j'ai des instructions précises sur ce point et je n'ai qu'à m'y conformer. J'insiste sur ce détail; plus tard, on le verra, cette question devait avoir de graves conséquences pour l'existence même du cinématographe Lumière aux Etats-Unis. Chaque opérateur, en effet, devait, en arrivant, signer une déclaration affirmant que son matériel devait être considéré comme « instrument de travail personnel ». L'exonération des droits d'entrée en décollait.

Je crois me souvenir qu'après moi vingt et un opérateurs débarquèrent en quelques mois à New-York, dans les mêmes conditions. Le concessionnaire devait les répartir au fur et à mesure des besoins dans les nouvelles installations créées sur le territoire américain.

Au quai de débarquement je trouve M. W. Allen, représentant-impresario de M. Hurd. Dans la voiture qui nous emporte il me fait part de ses projets pour la diffusion de notre exploitation à travers les Etats-Unis. Nous sympathisons vite. Il me dit combien le peuple américain est désireux de connaître le cinématographe.

Absorbé par notre conversation, j'entends vaguement les bruits de la rue; nous roulons au centre de New-York dans le quartier le plus animé de la métropole, à travers les streets et les avenues.

Un arrêt! Nous sommes au 29 west, 30 th. street. Le nègre chargé de l'ascenseur nous monte au neuvième étage, à :

Lumiere's Cinematograph Office.

C'est dans un music-hall de New-York, « Kosters-and-Beals Theater », à Madison Square, qu'aussitôt la représentation terminée, je fais mes essais de projection. Ma cabine métallique occupe le centre du premier balcon, le câble électrique est amené aux bornes du rhéostat; un immense écran, le plus imposant que j'aie jamais vu, monte et descend dans un décor. Pour en couvrir la surface, je dois changer d'objectif.

Devant quelques autorités locales, le manager et le chef d'orchestre, je déroule d'abord le programme d'ouverture. Dans ce milieu, habitué cependant par profession à ne pas s'émouvoir facilement, c'est la surprise, l'émerveillement.

Le lendemain, — 18 juin, — je prends un contact direct avec le public américain. Il faut avoir vécu ces moments d'exaltation collective, avoir assisté à ces séances frémissantes pour comprendre jusqu'où peut aller l'emballement d'une foule. D'un coup d'interrompteur, je plonge plusieurs milliers de spectateurs dans l'obscurité. Chaque tableau passe accompagné d'une tempête d'applaudissements; après la sixième vue, je rends l'éclairage à la salle. L'assistance est trépidante. Des cris retentissent : « Lumière Frères » « Lumière Brothers! » et des hurrahs se mêlent aux coups de sifflets stridents, ce qui est pour les Américains — comme on sait — une manière de manifester leur satisfaction. Ovation grandiose, inoubliable! Devant cet enthousiasme, je regrette l'absence des inventeurs, auxquels va ma première pensée. Je songe aussi à cette humble salle lyonnaise où j'ai fait mes débuts.

Dans ma cabine, étourdi par les rappels et acclamations qui ont accueilli cette première représentation, je procédais avant de me retirer à l'enroulement des bandes ayant servi à la projection, lorsque le directeur du théâtre vient frapper à ma porte. J'ouvre... Vivement saisi et enlevé de force par de solides gaillards, avant que j'aie pu prononcer un mot, je suis porté en triomphe sur la scène et présenté au public. L'orchestre exécute la *Marseillaise*. Pour que je ne prenne point la fuite, le directeur me tient par la main. A ce moment, il me semble que l'établissement s'écroule, le sol me manque sous les pieds et, lorsque les projecteurs électriques lancent leurs faisceaux lumineux dans ma direction, j'ai tout juste la force de m'enfuir à toutes jambes, au milieu de l'hilarité générale.

A la fin de la soirée, on m'entraîne à un souper au champagne — ce n'était pas alors l'Amérique sèche! Tout à la joie, le general manager du Kosters-and-Beals Theater m'offre sa propre montre « en souvenir, me dit-il, de cette mémorable soirée ».

En quelques jours, la renommée du cinématographe Lumière a gagné tous les Etats-Unis. Mon refuge de la 23^e Rue, au *Baufl* à la mode, est envahi à toute heure par des reporters, dont les articles aident encore à la propagande de l'entreprise; la presse américaine célèbre avec ensemble la merveilleuse invention française.

C'est qu'il n'existe en ce pays que le Kinétoscope Edison, destiné à la vision directe et individuelle. Avec ce procédé un peu primitif, il ne peut être question de spectacle public. Ce n'est pas un spectacle en effet, mais un amusement. Une seule personne peut voir les images se dérouler dans un appareil en forme de boîte. Un oculaire grossissant y reproduit le mouvement, mais ne le projette pas. Pour préciser un point d'histoire trop ignoré des nouvelles générations, j'affirme qu'à ce moment il n'y avait pas aux Etats-Unis un seul écran qui utilisât la photographie animée. Aussi le cinématographe Lumière supplante-t-il rapidement le Kinétoscope.

De toutes parts, l'Amérique réclame l'in vraisemblable machine, et l'esprit commercial de ce grand peuple s'exaspère de notre lenteur à la vulgariser dans ses villes principales. Cependant chaque semaine, et durant près de six mois, un paquebot transatlantique amène de France un nouvel opérateur. De mon côté, dans la même soirée, avec le même matériel, je donne une séance à New-York et une autre à Brooklyn ou à New-Jersey; mais il faut faire davantage. Le cinéma tricolore, le nôtre, est devenu l'idole des Américains; il triomphe sous les plis de la « Bannière Etoilée ». J'en ressens une joie secrète. Je suis bien loin de mes premières représentations de Mâcon et de Chalon... qui ressemblaient tant à des distractions foraines.

Les semaines suivantes, j'équipe le « Keiths Theater » à Union Square, le « Black America Theater » à Brooklyn, le « Proctor's

Pleasure Palace » dans la 58^e Rue. Dans ce dernier établissement, j'ai l'heureuse surprise de recevoir la visite de M. Promio, chef opérateur des Usines Lumière. Après la séance, celui-ci me dit en souriant : « Je viens inspecter votre poste. »

Dès lors, ma situation s'améliore; je gagne maintenant six dollars par jour!... Il est vrai que l'existence que je mène est singulièrement fatigante. Je suis à la fois preneur de vues, metteur en scène et opérateur de projection.

Dans la journée, je vais à l'affût des scènes locales dont je choisis moi-même les sujets dans la rue, m'amusant à saisir les gestes quotidiens des travailleurs ou des promeneurs, acteurs bénévoles, ignorants du concours plein de naturel qu'ils apportent à ma besogne.

Tout cela, sans préjudice des nuits de chemin de fer que je passe en allées et venues entre New-York et les villes de province.

Je procède encore à des installations, à Washington au « Willards Hall », à Philadelphie, à Baltimore dans une église, et à Chicago. Je vais même jusqu'à Saint-Louis. Partout un accueil enthousiaste est réservé au cinématographe Lumière, dont le nom flamboie au fronton de tous ces établissements.

A Boston, au Grand « Opera House », devant une salle archicomble, je donne une vue nouvelle : *Les Bains de Diane à Milan*, que je viens de recevoir et, pour la première fois, je risque la fantaisie de faire remonter les plongeurs de l'eau, en tournant la manivelle en marche arrière.

Des applaudissements irrésistibles se déchainent dans la salle, et la réussite est tellement complète que mes appointements en bénéficient. C'est une surprise à laquelle je ne m'attendais guère; elle prouve qu'on gagne quelquefois à commencer les choses par la fin.

Je me suis vite adapté au mécanisme de cette vie nouvelle; cette atmosphère d'activité me plaît et je travaille à multiplier les postes.

Mais, de retour à New-York, en novembre 1896, je constate de grands changements; notre siège est transféré 13 East, 30 th. street, le concessionnaire, M. Hurd, a disparu, et M. William Freeman est devenu notre impresario.

En outre, un nouveau directeur, M. Lafont, doit arriver de France le 1^{er} décembre 1896, ignorant malheureusement la langue anglaise, tout autant que la mentalité et l'état d'esprit des Américains chez eux.

Enfin, une concurrence est née. Dans l'animation de Broadway, une des principales artères de la ville, une inscription lumineuse qui en dit long dans sa concision vient d'apparaître :

American Biograph. America for American.

Ces procédés m'attristent profondément.

Nous assistons passivement à un « réveil » de l'instinct national, si particulariste d'ordinaire aux Etats-Unis. Biograph, Bioscope, Kinétograph font tour à tour leur apparition avec des programmes d'ailleurs intéressants; ils engagent la lutte contre nous, en quelques coups de publicité gigantesque.

Ces nouveaux venus créent rapidement des salles permanentes dans les principaux centres. La réussite par le Biograph du fameux match de boxe Corbett-Fitzman à Carson-City (Nevada) leur donne l'avantage. Le peuple ici est sportif et pour gagner sa clientèle, rien ne pouvait être plus efficace que la représentation d'un combat de boxe.

De notre côté, les difficultés surgissent. Nous n'avons pas la possibilité de renouveler régulièrement nos programmes, et le nombre des opérateurs qui nous viennent de France est bien insuffisant. Nous nous trouvons même dans la nécessité de rompre certains engagements.

Nos concurrents, évidemment, en profitent. C'est de bonne guerre. La fortune est changeante!

Harcelé par des menaces de poursuites judiciaires, mal préparé à cette lutte qui aurait exigé un cran exceptionnel, M. Lafont se montre très irritable. Il jure toute la journée contre l'Amérique et ses habitants, et ne me laisse plus quitter New-York où, m'assure-t-il, les services que je puis rendre sont plus précieux que l'installation des postes de province.

Coincidence ou hostilité, il n'empêche que les incidents se multiplient autour de nous.

Un dimanche de janvier 1897, alors que la neige est tombée en abondance, mon directeur m'accompagne au Central Park où toute une élégante jeunesse doit défilé dans de luxueux traîneaux. J'ai tout aussitôt l'idée d'organiser entre les personnes

qui nous suivent et dont la plupart appartiennent à ma société, une bataille de boules de neige. Intéressé, le public ne tarde pas à y prendre part et je « tourne » au milieu d'une grande animation, lorsqu'un policeman intervient pour m'inviter à mettre ma caméra dans son sac.

Le prétexte invoqué est qu'une permission spéciale est nécessaire pour prendre des photographies dans les *Parks* — ce dont nous ne nous étions pas avisés jusque-là — et qu'en tout cas, les rassemblements étant interdits, l'amusement que nous avions organisé, tombe sous le coup de cette interdiction.

Malgré mes protestations, le policeman veut me conduire au chef de police du district. M. Lafont s'y oppose avec force, en français naturellement et, faute de pouvoir mieux s'expliquer, il multiplie les gestes, montre sa carte, fait un bruit de tous les diables, mais il ne peut obtenir autre chose que de se faire emmener au poste avec moi. C'est en sa compagnie que j'y passe l'après-midi. Tard dans la soirée, sur un coup de téléphone de la chancellerie, on se décide enfin à nous rendre la liberté.

Mais cela n'était que piqûre d'épingle à côté de ce qui allait nous advenir.

Vers le mois de juin-juillet 1897, plus d'un an par conséquent après mon débarquement, la douane américaine — je ne sais sur quelles instructions — fit une découverte inattendue.

Elle s'avisait que les déclarations signées par chacun de nos opérateurs à son arrivée à New-York, pour un matériel venu de France et dont elle n'avait eu garde de se préoccuper tant que nous avions le monopole de l'image animée aux États-Unis, étaient irrégulières. Le fait qu'une concurrence américaine nous était née, ne devait pas être étranger à cette interprétation.

Ce protectionnisme rétroactif était peut-être abusif, mais nul n'ignore la puissance des administrations dans tous les pays. Elles ont pour elles la loi et les prophètes.

On nous le fait bien voir.

M. Lafont, considéré comme responsable des déclarations de son personnel, est poursuivi pour infractions aux règlements douaniers.

De toute évidence, on cherche surtout à rendre notre existence impossible; on veut que le Cinéma Lumière le premier en date, tant dans la conception que dans la présentation au public, cède la place à la production nationale. Pour aboutir, on accumule les difficultés sur notre route. Des manœuvres à peine dissimulées, des renseignements qu'on laisse filtrer pour que nous prenions peur, ne tendent qu'à ce but : rendre la place libre à nos concurrents.

Au milieu de ces intrigues, M. Lafont se décourage. Il craint une lutte de brevets : Edison en compétition avec Lumière!

Une indiscretion le prévient qu'un mandat d'arrêt va être lancé contre lui. Craignant, à tort ou à raison, pour sa sécurité personnelle, il se résigne à s'éloigner furtivement.

Le 28 juillet, je l'accompagne dans un coup au large de l'estuaire de l'Hudson. L'attente est longue; enfin, un transatlantique bat tant pavillon français stoppe « par ordre spécial » et l'échelle du paquebot descend pour embarquer clandestinement M. Lafont, représentant des frères Lumière, en route pour la France.

Je reste à New-York, mais le départ de son directeur donne une nouvelle acuité aux poursuites dont notre entreprise est l'objet. Je monte encore un poste au « Royal Museum », dans la 25^e rue, mais ce sera le dernier. Après inventaire, notre matériel est placé sous séquestre, à l'exception de mon appareil que j'ai pu garer à temps. Je me consacre dès lors à favoriser le rapatriement de mes collègues.

Puis, devant l'inaction forcée à laquelle me condamne cette situation, je me décide à partir pour le Canada d'accord avec notre avocat de New-York, M^e Robillard. Successivement, j'opère à Montréal, Québec, Ottawa et Toronto, avec le succès habituel.

Revenant à New-York par les White-Mountains, l'occasion s'offre à moi de pousser une pointe jusqu'à Niagara Falls.

Une descente dans le Maël-strom! Sur cette trombe d'eau — tout un fleuve — qui se précipite d'un coup à une allure vertigineuse dans un gouffre dont on ne voit même pas le fond sous les embruns, l'œil cherche un point où accrocher le regard. Vainement, d'ailleurs : la masse blanche l'entraîne, et c'est l'impression de cette ruée formidable des eaux en furie qui, seule, persiste de tout le spectacle.

L'objectif a plus de ressources et moins de nervosité.

Sur chaque versant, je choisis des emplacements qui me permettront de reproduire les divers aspects des chutes du Niagara.

Pour mieux saisir l'effet de grandeur du Horse Shoe, de ce déploiement des cataractes en fer à cheval, je me suis finalement placé sur le roc, tout au bord du précipice. A travers le viseur je ne ressens point trop la sensation de l'abîme. J'ai déjà enregistré le demi-cercle de l'arc-en-ciel, suspendu sur la vapeur d'eau, et aussi l'énorme nappe, glissant dans le vide en une étincelante cascade d'écume; je continue à « tourner » lorsque je commets l'imprudence de regarder les rapides au-dessous de moi. C'en est fait de la suite. Le vertige me gagne, et une frayeur que je ne puis dominer m'oblige à m'éloigner.

Après dix-sept mois bien remplis, c'est à regret que je quitte à mon tour l'Amérique du Nord, à l'heure où battue en brèche par des organismes locaux, l'image animée venue de France ne rencontre plus qu'opposition systématique de tous côtés...

La lutte est par trop inégale. Il nous faut l'abandonner pour le moment; mais j'ai la conviction qu'un jour nous reprendrons notre revanche...

FÉLIX MESGUICH.

Le procès des maîtres

Sur un chapitre de Daniel-Rops

J'aime Daniel-Rops depuis que j'ai lu *l'Ame obscure*. Mais le jeune romancier ne se prodigue pas. Il ferait plutôt figure d'essayiste. Qu'il écrive d'*Edouard Estautnié* ou du *Monde sans âme*, c'est toujours la même inquiétude fraternelle et généreuse de ceux qui croient que l'écrivain a un message à dire — un message qui peut n'être pas consolant, qui doit rester sincère.

Les Années tournantes (1) : le titre d'un nouveau volume. On a abusé de cette expression que Godefroid Kurth adopta. Pourtant, nous voici bien à un « virage ». Tout le monde sent, tout le monde sait qu'il va survenir quelque chose. Cette lucidité même est notre suprême espoir. Je n'arrive pas à croire aux catastrophes à date fixe.

Mais la crise?... Elle existe, et qui n'est pas seulement une crise de police, d'autorité. La crise est morale et humaine, toutes les valeurs ayant perdu leur sens dans une sorte de sarabande effrénée, qui ne dessine même pas un tête-à-queue. Car l'image de la Révolution représentée par un manche à balai retourné — le haut et le bas seuls changeant de place, le milieu (c'est-à-dire la masse) ne bougeant guère — est une image déformante. Le jeu des alternances régulières serait par trop simpliste. Or la crise est complexe, infiniment.

En réalité, tout est apparence. Voilà le pire. Le prestige de l'agent de police peut encore faire illusion, tout comme le prestige du député dans sa circonscription électorale. Nous acceptons le monde tel qu'il va, non sans crier bien haut que le monde va mal.

Il y aurait beaucoup à prendre chez Daniel-Rops. Je préfère m'en tenir au chapitre VI de ces « Cahiers » : *le Procès des Maîtres*.

Il s'agit des maîtres à penser. Pour M. Mauriac, qui appartient à ce qu'il est convenu d'appeler la génération du feu, tout le mal vient des aînés. Les jeunes cherchaient des disciples. Les « quarante ans » n'ont pas voulu... M. Daniel-Rops n'est pas si sévère. A moins qu'il ne le soit davantage lorsqu'il évoque, à côté de ceux qui refusèrent d'être nos maîtres, « ceux qui crurent l'être ».

Sur la misère des études classiques de la promotion sacrifiée, nous lisons avec émotion des confidences douloureuses. Ces vieux professeurs de l'enseignement supérieur « mobilisés » pour instruire des gaillards aux mollets nus : quel drame ou quelle bouffonnerie!

(1) Paris, Editions du Siècle (Les Cahiers d'Occident).

Les règlements pédagogiques prescrivent au maître de descendre au niveau de son auditoire. Comme si la guerre n'allait pas susciter des hommes « prématurés »! On incrimine les escapades d'un Radiguet. Ces vacances d'un jeune homme fort peu sage, qui donc les ménageait à ceux-là d'entre nous qui grandirent au son du canon?

Puis, ce fut l'Université. Il me serait périlleux d'accabler, à la suite de Daniel-Rops, d'honorables collègues, toute une corporation. Reconnaissons d'ailleurs, en parfaite humilité, que le temps n'est plus des grands maîtres. A Paris, je n'ai rencontré qu'un seul « animateur ». Beaucoup de science, et même de conscience. Des spécialistes fort avertis. Pas de flamme. Pas de « ton ». Il y a, en Sorbonne, comme ailleurs, une carence de la maîtrise.

Suffit-elle à dégoûter les jeunes gens des maîtres? Je ne le pense pas. L'erreur de Daniel-Rops serait de jeter le manche après la cognée, de croire que l'amour de la vérité ne survit pas aux déceptions qu'apporte le mensonge. Rien ne se révèle plus vivace que le désir. « Pour qu'un maître existe, écrit l'auteur de l'essai, il faut la collaboration des disciples ». En êtes-vous sûr? Il peut arriver, il arrive que le maître subjugué les disciples, les crée en quelque manière. « Que vaut Socrate sans Platon? » La question est mal posée. « Platon eût-il existé sans Socrate? »

La jeunesse va-t-elle, d'instinct, au désordre? Non fait. Elle va vers un ordre nouveau. Il y a des négations qui valent toutes les affirmations du monde. Le tout est de savoir ce que l'on nie. Je ne mettrais pas dans un même sac Taine, Renan et Anatole France. Pour deux raisons. Primo, parce qu'il n'est pas permis de rapprocher des valeurs incommensurables : Taine et Renan dépassent de cent coudées, en tant que maîtres à penser, l'anarchiste « épidermique » qu'est France. En second lieu, parce qu'il n'est pas prouvé que l'influence de Taine ait baissé dans les mêmes proportions que celle de Renan. L'ordre nouveau est un ordre où l'intelligence réclame sa part et l'autorité tous ses droits. Taine a condamné la Révolution. Il a écrit *De l'Intelligence*. C'est comme s'il eût posé sa candidature au parrainage d'une génération qui répudie Jean-Jacques.

M. Daniel-Rops passe à la définition du maître idéal. Et il juxtapose, non sans quelque confusion, les remarques excellentes... et les autres. Ainsi, c'est une très fine observation que celle qui a trait au « jeu de dupes » où se laissent prendre les adolescents « inventeurs » d'écrivains à succès. « Persons à l'exemple de M. André Gide... : Sa vraie gloire date de l'après-guerre où les *Nourritures terrestres* furent lues par des milliers de jeunes hommes qui se passaient ce petit livre de main en main. Mais dans quelle mesure ce succès, qui empruntait les voies de la confiance, n'était-il pas provoqué par la réussite de la *Nouvelle Revue française*, derrière laquelle se trouvait M. André Gide? » Dans quelle mesure, en effet? N'oublions pas que voici plus de quarante ans que Gide a publié les *Cahiers d'André Walter*.

Mais, d'autre part, de quel droit sacrifier, dans le concept de maîtrise, l'élément formel? « Il va de soi que ce n'est pas de cela qu'il s'agit »! J'affirme, au contraire, que le succès d'un Barrès, d'un France, d'un Claudel, d'un Gide lui-même, tient aussi à des considérations de forme, si le mot de technique peut paraître excessif. M. Daniel-Rops est bien forcé de reconnaître que ce qui assure à l'écrivain sa maîtrise, c'est une certaine originalité de ton. Mais précisément ce ton, qui fait la chanson, est surtout d'ordre formel. « Seules les questions éternelles tourmentent les jeunes hommes », confesse encore notre essayiste. C'est bien notre avis. Tout est dit. Mais il y a la manière...

Je ne raffole pas des équations. Mauriac = Pascal, soit! Duhamel = Rousseau; Maurras = Joseph de Maistre; Gide = Goethe?... Le ministre de Charles-Auguste de Weimar, le poète de *Hermann et Dorothea*, comment jugerait-il la conversion au bolchevisme

intégral de son compromettant émule? Un bon point pour la mention à Daniel Helévy, lequel est bien une « influence », au sens complet du mot. Nous arrivons au palmarès, aux « cas d'espèce », comme dit notre auteur.

Maritain et Massis. Le premier n'aurait pas d'ambition personnelle (au fait, est-il vrai de dire que toute domination suppose quelque orgueil?). Le second — un Cassandre — demeurerait dans l'inactuel. Sans compter qu'il se serait toujours refusé à faire des grâces littéraires, à se mettre en frais. Et ceci confirme ce que nous disions tout à l'heure de l'aspect formel du problème de la maîtrise. Mais M. Massis, s'il n'est pas habile à toucher le cœur de ses fidèles, est-ce parti pris, est-ce impuissance?

Ensuite vient le nom de M. Duhamel. Je crois bien qu'il n'est que de creuser une phrase de Daniel-Rops pour que jaillisse toute la lumière. « Un spiritualiste lui reprochera [à Duhamel] de ne pas remonter des effets aux causes, d'admettre implicitement dans toute son œuvre littéraire une philosophie dont l'américanisme n'est qu'un aboutissement dans le fait ». Ne pas remonter des effets aux causes : voilà le mal dont souffre cette génération du feu, qui ne peut pas nous apprendre à penser parce qu'elle n'a pas de philosophie. Elle a fait des expériences; elle a du talent. Cela ne suffit pas. Il nous manque l'équivalent de Bergson.

Le bergsonisme, qu'on le défende ou non, les hommes d'avant-guerre lui auront dû une certaine façon d'envisager la vie.

Péguy a écrit là-dessus une *Note* « grave, tendre et ardente ». Il y avait surtout dans la philosophie de *l'Evolution créatrice*, ce quelque chose de désintéressé que la jeunesse peut bien brocarder, mais qu'elle respecte intérieurement, et qu'elle réclame. « Barrès était devenu trop célèbre », constate Daniel-Rops. Il était surtout devenu trop « officiel ». La publication posthume des *Cahiers* nous rend un « second état » du Barrès révolutionnaire, inquiet et désertant, artiste et serf. En 1919, nous n'en étions pas là. Quant au mouvement de *l'Action française*, il avait pris, à la faveur des campagnes contre Judas, une telle ampleur, un tel lustre, que le gouvernement de la République avait dû composer avec le Daudet de « j'accuse ». Le maurrassisme philosophique n'y trouvera pas son compte. L'enquête des *Cahiers de la jeunesse catholique belge* a montré que ceux de nos cadets qui eurent vingt ans aux alentours de 1925 admiraient surtout dans Maurras le réformateur politique. Il a fallu la condamnation et la publication du *Dictionnaire* pour que l'accent fût placé sur « la vision maurrassienne du monde ». Quant à l'influence d'André Gide, répétons-le, elle est, n'en déplaise à René Schwoeb et à Daniel-Rops lui-même, plus antimorale, plus antimétaphysique qu'on ne pourrait le dire. Impossible de tenter une interprétation « généreuse » d'un système qui conduit au corydonisme dans les mœurs, au communisme dans la société.

« Tout pesé, il est bien vrai que nous avons été une « génération sans maîtres », puisque ceux qui ont, dans un certains sens, joué ce rôle ne nous ont pas offert d'une façon impérieuse des dogmes ». Des dogmes et des « méthodes de vie », ajoute Daniel-Rops. Laissons-là les méthodes. Chacun les adaptera, selon son tempérament personnel, aux circonstances qui varient. Mais nous réclameons, sinon des certitudes, des habitudes philosophiques. J'ai toujours déploré, pour ma part, que la réorganisation des programmes de l'enseignement supérieur n'ait pas prévu, à la Faculté de *Philosophie* et *Lettres*, un cours de métaphysique. Et je crois qu'on distinguera toujours, au hasard des affinités de l'esprit, ceux qui se seront aventurés sur la route royale du cercle parfait.

Massis, et surtout Maritain n'ont-ils pas essayé d'une restauration de la philosophie de l'École? Certes. Mais le néo-thomisme paraît aujourd'hui en sommeil. Nous attendons encore le maître qui ne serait ni le « tourdivoiriste » dédaigneux, ni le doctrinaire systématique, ni l'arrangeur...

Daniel-Rops, qui prépare, pour la collection « Chefs de file », un Péguy, termine son chapitre sur un salut plein d'affectueuse émotion au grand sincère. On ne peut pas refuser à Péguy son hommage. La fidélité à soi-même, jusqu'à l'héroïsme, ce n'est pas de la dévotion commune. Mais l'exemple de Péguy demeure surtout une attitude morale. Il est vrai que la Charité peut engendrer la Foi qui sauve. D'autre part, la mystique de l'évasion — vers la sainteté, le divin — n'est-elle pas, en quelque sorte, la « sublimation » de l'élan vital? Nous reviendrions à Bergson, pour le dépasser dans la transcendance.

Il eût peut-être fallu citer, après Péguy, Romain Rolland, dont l'humanitarisme, qui réside dans une volonté de tout aimer, maintient son influence. Les dix volumes de *Jean-Christophe* ont paru aux Cahiers de la quinzaine. Et il n'est pas indifférent que cet écrivain dangereux et si bien doué se soit taillé, en Europe centrale et du côté de l'Est, une réputation que les Français ne mesurent pas.

Il me plaît que Daniel-Rops n'ait pas mentionné Léon Bloy. J'en veux au « Pèlerin de l'Absolu » de sa postérité. Il est trop facile de confondre l'enthousiasme et le « contorsionnisme ». Mais ceci pourrait nous mener loin.

Benda : le monsieur qui dit non. Valéry : le monsieur qui voudrait bien dire quelque chose...

On demande un maître à penser.

FERNAND DESONAY,
Professeur
à l'Université de Liège.

Le C^{te} Albert Apponyi

Avec la mort du comte Albert Apponyi (7 février 1933) disparaît une des personnalités les plus marquantes, non seulement de la vie politique, mais encore de la vie intellectuelle et religieuse en Europe centrale.

Aux funérailles de ce vieillard de quatre-vingt-sept ans se pressait une foule immense, qui comprenait autant d'adversaires que d'amis du défunt. Cela prouve que, malgré les divergences politiques, nationales et philosophiques, tout le monde appréciait à leur juste valeur les admirables et rares qualités de ce *great old man*. Sur le terrain politique, bien qu'il conservât toujours une grande dignité de langage, le comte Apponyi était un rude lutteur. Pendant soixante ans il prit une part active aux luttes parlementaires. Il avait donné tout son cœur à son peuple et à son pays, qu'il avait l'ambition d'élever aussi haut que possible, tant au point de vue culturel qu'au point de vue politique. Après le terrible traité de paix, il se consacra à son relèvement avec un désintéressement enthousiaste.

A l'étranger et dans son propre pays on a souvent critiqué — et ce ne fut pas toujours à tort — l'expression que le comte donnait à son patriotisme. Mais tout le monde tombait d'accord pour reconnaître que les mobiles qui le faisaient agir étaient nobles et purs.

Il appartenait encore à cette vieille école d'hommes politiques qui ne croyaient pas possible de mêler l'intérêt personnel à celui du service public et qui ne cherchaient pas dans la politique une source de profits.

La plus grande partie de sa carrière parlementaire il la passa dans le rôle ingrat de membre de l'opposition. Pour cela, il lui fallut sacrifier et sa fortune et les succès faciles. Au soir de sa vie il eut à lutter contre les difficultés financières les plus pressantes.

Comme homme et comme caractère, le comte Apponyi nous apparaît comme une personnalité d'une rare grandeur. Son aspect extérieur lui-même, noble et altier, trahissait sa supériorité.

A l'étranger, et peut-être plus encore en Hongrie, Apponyi jouit pendant de longues années de la réputation d'un superpatriote.

On l'accusait de vouloir poursuivre, par des moyens de force, la magyarisation du pays. Il ne m'appartient pas d'essayer de démêler ce qu'il y avait de vrai dans ces accusations et ce qu'il y avait d'exagéré. Aujourd'hui, aucun Hongrois raisonnable ne voudrait défendre, sans restriction, la politique nationalitaire d'avant-guerre dont, à tort ou à raison, le comte Apponyi passait pour être le porte-drapeau.

Il y a longtemps que le défunt lui-même ne la considérait plus comme ayant été tout à fait légitime. Ce n'est certes pas une excuse valable pour les exagérations et les abus de force des mouvements nationalistes d'avant-guerre. Cependant il nous sera bien permis de constater que c'étaient là des jeux d'enfants comparés aux violences nationalistes qui se passent aujourd'hui dans les pays où s'élevaient autrefois les plus âpres critiques contre la politique hongroise.

Ce serait donner une idée fautive et partielle de la personnalité politique d'Apponyi si on ne voulait voir en lui que le nationaliste hongrois et l'adversaire de l'Autriche.

Il est vrai qu'il a été un ami de Kossuth, qu'il a partagé ses opinions sur beaucoup de questions particulières et cela pour les raisons les plus avouables. Malgré cela, il y avait entre ces deux compagnons d'armes les plus essentielles différences. On l'a bien vu après la guerre.

Albert Apponyi, qui avait été le chef du parti de l'indépendance, devint, sans avoir pour cela besoin de renier son passé, l'avocat le plus décidé de la légitimité et de la fidélité à la dynastie.

Il avait défendu énergiquement, trop énergiquement peut-être, les droits de son peuple contre le Trône, quand le trône était solide et redoutable.

Quand celui-ci fut brisé il fut le premier à essayer de le restaurer, en s'appuyant sur les profondes sympathies qu'il avait conservées dans le peuple et sur l'estime dont il jouissait à l'étranger.

Un vrai Hongrois, pensait-il, se bat volontiers, même avec son roi. Mais quand viennent les jours de détresse il est prêt à donner pour lui sa vie et son sang.

Ce n'était pas le nationalisme à la manière de Kossuth qui constituait l'essentiel de la personnalité d'Apponyi. C'était plutôt cette persuasion, exagérément optimiste, qu'il était possible de réconcilier les idées politiques chrétiennes et traditionnelles avec les formes et les exigences de la vie publique moderne.

C'est dans cette intime union de ce qui est jeune avec ce qui est ancien, du nouveau avec le traditionnel, qu'il faut chercher le secret de cette jeunesse de cœur qui ne s'est jamais affaiblie, le secret aussi de l'extraordinaire attraction qui se dégageait de lui et de son autorité.

Mais c'est là aussi qu'il faut chercher l'explication du caractère utopique de beaucoup de ses rêves et de ses luttes. Il avait été un ami personnel de Montalembert. De son contact avec l'école française il avait rapporté une interprétation exagérée du ralliement recommandé par les Papes.

Il aspirait à la réconciliation de l'Église avec les formes démocratiques. Il réagissait avec une extraordinaire sensibilité à toutes les excitations qui venaient de la fermentation des aspirations modernes. Il ne prenait pas assez garde que tout n'est pas or pur dans ce qui s'abrite sous le pavillon démocratique et que ce que des catholiques doivent bien accepter comme des faits accomplis dans certains pays peut, introduit dans d'autres, provoquer de redoutables ébranlements et être utilisé par des hommes pervers.

Dans les *Mémoires* qu'il a publiés après la guerre, Apponyi confesse que dans les luttes religieuses de l'année 90 (mariage civil, etc.), il s'est laissé entraîner trop à gauche, mais rien ne serait plus faux que de ne voir en lui, à cause de cette faiblesse, qu'un opportuniste — et un vulgaire suiveur.

Celui, à qui il a été donné de pénétrer si peu que ce soit dans l'intimité de l'âme de ce grand homme, a dû sentir que dans cette âme brûlait l'amour d'un Croisé pour le Christ et son Église.

Ce n'est pas pour rien qu'Apponyi avait fait de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, son livre de lecture préféré. (Il le lisait dans la langue originale.)

Ce qui le touchait à l'endroit le plus intime et le plus chaud du cœur, c'était la Religion et rien d'autre. Il avait la foi humble d'un paysan breton, la foi simple d'un enfant que le moindre doute n'a jamais effleuré. On savait bien dans le public qu'il était un catholique convaincu. Mais seuls de rares intimes savaient qu'il se confessait tous les quinze jours et parfois tous les huit jours dans la chapelle de sa maison.

En sa qualité de chevalier de la Toison d'Or il avait la per-

mission de faire célébrer la messe dans sa chapelle privée. Il y assistait presque tous les jours. Jusqu'à quatre-vingt-six ans il la servait lui-même et y communiait.

Il passait souvent de longues heures chez son directeur spirituel, un Père jésuite de Budapest, pour y chercher des conseils, et les jeunes Pères qui l'observaient étaient remplis d'admiration et d'envie pour son humilité et sa simplicité.

Il n'aurait pas demandé mieux que de consacrer une plus grande part de son activité politique à la défense des causes religieuses.

Comme jeune parlementaire il avait longtemps espéré devenir le chef du parti catholique hongrois. Plus tard il regretta, dans le cercle de ses amis intimes, que l'Épiscopat — peut-être parce qu'à cette époque Apponyi ne jouissait pas de la faveur de la Cour — que l'Épiscopat, dis-je, eût laissé tomber ses avances sans y donner suite.

Quand le comte Ferdinand Zichy imposa au parti populaire catholique une politique plus favorable au gouvernement, Apponyi pensa qu'il ne pouvait plus être question pour lui d'adhérer au groupe. Les catholiques cependant pouvaient toujours compter, aussi bien au Parlement qu'au dehors, sur l'appui de sa puissante éloquence.

C'est ainsi que dans ces dernières années il rédigea, de concert avec Apathy, un mémoire sur le caractère juridique des subsides accordés aux études et à l'enseignement de la religion pour les catholiques hongrois. Ce mémoire, qui est considéré comme un modèle d'argumentation juridique, concluait, dans une question d'une importance capitale, dans un sens favorable aux revendications des catholiques.

Lorsqu'il y a une vingtaine d'années des libéraux et les libres penseurs s'élevèrent avec violence contre les Congrégations de Marie qui existaient dans les établissements d'enseignement de l'État, Apponyi prit publiquement la défense des Congrégations et déclara qu'il était lui-même congréganiste.

Lorsque, en 1927-1928, il y eut des poursuites intentées contre les Pères jésuites, Apponyi publia un mémoire pour défendre l'honneur de l'ordre menacé.

Quelque temps après, à une assemblée des catholiques, il remercia publiquement les jésuites. « Tous les trésors spirituels et moraux que je possède, disait-il, c'est en grande partie à mon éducation chez les Pères que je le dois. » Il fut souvent le principal orateur et le président des assemblées des catholiques. Il fut un des premiers membres des Sociétés de Saint-Vincent de Paul en Hongrie et d'une façon générale il accordait un chaleureux patronage à toutes les œuvres catholiques.

Ce fut pour lui une grande joie lorsque, en 1930, à l'occasion des fêtes jubilaires en l'honneur de saint Emmerich, il fut appelé à présider l'assemblée générale du Congrès eucharistique international. Il y prononça le discours de bienvenue en latin. Ce discours, ce vieillard de quatre-vingt-quatre ans l'avait écrit lui-même, d'un trait, sans rature et sans faute.

C'est ainsi d'ailleurs qu'il a écrit de nombreux articles en cinq langues modernes. Il les écrivait au courant de la plume et il était à peine nécessaire de les corriger.

Nous touchons ici à un nouvel aspect de la riche personnalité de ce grand homme.

Il n'y a rien de bien extraordinaire à parler plusieurs langues. Mais être assez maître de cinq langues modernes pour pouvoir les parler avec une pureté et une perfection telles qu'on puisse passer à Paris pour un Parisien, à Rome pour un Romain et à Londres pour un Londonien, cela constitue une rare merveille.

Et encore, ce n'était là, en quelque sorte, que l'armature extérieure de son étonnante culture. Bien peu savent qu'il a publié des études d'histoire et d'esthétique de la musique.

C'est à peine si on pouvait aborder devant lui n'importe quelle question sans qu'il prenne aussitôt la direction de l'entretien. Mais il ne quittait cependant jamais le ton de la conversation et il s'excusait de prendre parti malgré son ignorance et son manque d'études spéciales.

Tout, dans son attitude, trahissait la modestie, la maîtrise de soi-même, qui sont l'heureux et rare apanage des âmes vraiment chrétiennes qui jouissent d'une paix et d'une harmonie intérieures que rien ne peut troubler.

Il est tombé au champ d'honneur, au service de sa patrie. Il avait conscience que la constellation politique actuelle n'était pas viable. Mais il trouvait cependant que comme moyen d'arriver à une meilleure entente cela valait mieux que rien.

En compagnie de quelques amis il entreprit de nombreux voyages

à Genève, à Rome, à Londres, à Paris, chaque fois qu'il croyait pouvoir servir utilement la cause de ses concitoyens ou celle de la paix.

Ses compatriotes espèrent que, jusque dans la mort, Apponyi restera le défenseur de la Justice outragée comme il l'a été de son vivant. Quant aux catholiques hongrois ils sont plongés dans le deuil, parce qu'ils ont perdu en lui un homme qui incarnait à un degré de perfection rarement atteint l'ardeur des convictions catholiques et la fermeté du caractère.

Sa vie et sa personnalité constituent dès maintenant, comme celles de l'évêque Prohaszka, depuis de longues années, une vivante apologétique de la foi catholique.

ADALBERT BANGHA, S. J.

(Traduit de l'allemand
Copyright Schoenere Zukunft, Vienne.)

Deux textes

L'Église a offert dimanche dernier, aux méditations de ses fidèles, un texte de saint Paul, qui est l'une des pages les plus fameuses de la littérature sacrée et de toute littérature. « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai point la charité, je suis comme un airain sonnante ou une cymbale retentissante. » Vous connaissez le reste : « Quand j'aurais le don de prophétie, et que je posséderais toute science; quand j'aurais même toute la foi, jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. » Et ceci : « Quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que j'aurais livré mon corps aux flammes, si je n'ai point la charité, cela ne me sert de rien. »

J'ai trouvé qu'à la veille du triste carême où nous entrons, ces lignes si belles prenaient une grandeur tragique. Triste carême, oui; pas à cause du jeûne, devenu le régime courant de la plupart d'entre nous, chrétiens ou non; mais on a le cœur gros, tandis que Pâques approche, que les jours se font plus longs, que les oiseaux vont bientôt se mettre à bavarder et le soleil à devenir caressant, de n'entendre dans la gorge des humains que des plaintes, que des cris de détresse ou de colère.

Charité! nous crie saint Paul. Si nous n'étions des étourdis, nous prêterions l'oreille à la voix auguste qui nous arrive ainsi du fond des âges. Car la recette est bonne, surtout à l'heure présente.

A ceux qui se plaignent parce qu'ils sont malheureux, la charité fait voir la misère des autres, et ils oublient la leur. Ceux dont le cœur est habité par la haine, elle les apaise. Ainsi l'humanité revient, par l'amour, à la sagesse, et tout est résolu; car la crise est en nous.

Il n'est pas difficile de démontrer que la charité nous sauverait. Le malaisé, c'est qu'en effet nous revenions à elle. Il s'agit, notez-le, de la retrouver seulement, car c'est une vieille amie pour tout homme en ce monde. Nos âmes sont lourdes de crimes, mais de trésors aussi, parmi lesquels Dieu, nous voulant à son image, a placé ce joyau de sa pré dilection.

Qu'avons-nous fait de la générosité, qui mettait tant de fraîcheur en nos cœurs d'enfants? Nous étions à la fois, comme tous les gosses, égoïstes et pleins d'élan vers autrui; et de ces deux instincts, nous n'avons cultivé que le mauvais. Le résultat, voyez-le.

Ce sont les appétits désordonnés des individus et des peuples qui les ont jetés dans la fosse où ils se débattent. Et saint Paul dénonce certainement les plus coupables quand il parle des savants, des prophètes, de ceux qui détiennent toute science et la foi même,

et qui donnent aux pauvres avec ostentation. Il ne s'agit pas de connaître, de croire, de posséder, de donner : il faut aimer, et c'est ce qu'on ne fait plus aujourd'hui qu'au fond de quelques rares maisons.

* * *

Cependant les gens de cœur, qui habitent ces maisons peu nombreuses, vont-ils considérer avec bonhomie la tourbe des jouisseurs, des hypocrites, des brigands qui mènent le monde à la déroute? La charité, qui est en eux, leur prescrit-elle de périr sous les coups des méchants? Saint Paul, parlant aux Corinthiens, leur a-t-il commandé, sous le nom de charité, de sourire aux marchands du temple?

Je ne crois pas. Je me souviens même que le Seigneur a chassé les mercantis de sa demeure, et brutalement. Alors, qui croire? Voici deux textes, également sacrés. Saint Paul nous invite à la charité et Jésus en personne à la violence.

Il faut les écouter tous les deux et c'est là que j'en voulais venir. C'est très difficile d'être un sage et très complexe. Et bien des malentendus, qui divisent aujourd'hui les hommes de bonne volonté, tomberaient d'un coup, si nous faisons bien attention aux leçons, à toutes les leçons qu'on nous donne.

Devant la crise financière, les uns, au nom du respect qu'on doit à l'ordre établi, nous invitent à la résignation. S'ils se font charitables et voudraient que nous le fussions, c'est à l'égard des pillards de notre épargne, des mauvais faiseurs de lois, de ceux qui prennent, pour le gaspiller, l'argent dans nos poches, de tous les écumeurs de grande et petite envergure, de tous les fauteurs de ruine ou de guerre civile. Les autres conseillent aux honnêtes gens, pour se défendre, de descendre dans la rue. A Paris plusieurs ont commencé et tout porte à croire que ce n'est pas fini. Qui a raison?

Devant la crise extérieure, c'est la même chose. Au nom de la charité, des voix augustes nous recommandent la paix; et, pour avoir la paix, on nous dit de faire aux peuples de la terre toutes les gentilles. Et si ces peuples s'apprentent à partir en guerre contre nous? Aimez-les, nous dit-on, et vous verrez que la charité fera tomber les armes à leurs pieds.

A quoi d'autres répliquent, les Écritures en mains, qu'il y a toujours eu des brutaux sur la terre et que Dieu ne défend point, mais prescrit qu'on ait raison d'eux par la force. Alors, encore une fois, qui croire?

Il faut pratiquer avec discernement toutes les vertus et ne pas se fixer à une seule. Si Paul nous signale aujourd'hui la charité, s'il nous assure que, sans elle, tout le reste n'est rien, il ne nous commande cependant pas de nous tenir à elle seule. Lisons et relisons l'épître de dimanche, étourdis que nous sommes. Il ne dit nulle part : la charité seule. Il dit : la charité au-dessus de tout; la charité fécondant tout le reste. Et ce n'est pas du tout la même chose.

La charité, par exemple, n'exclut pas la justice, qui est sainte et voulue de Dieu. C'est au nom de la justice que le Seigneur a pris le fouet dans le temple. Saint Paul ne vous a pas du tout demandé dimanche de sacrifier la justice à la bonté.

Il faut pratiquer la justice, la faire respecter et cependant ne pas cesser d'être un homme charitable : voilà la loi.

Partant de là, tout s'éclaire.

On aime son prochain, et ce n'est pas déjà si facile. Il faut, pour s'y entraîner, vaincre en soi des quantités d'instincts mauvais et beaucoup d'habitudes détestables. Que des hommes de cœur, à l'appel des plus hautes autorités spirituelles, aient entrepris une croisade pour un réveil de la charité, dans l'âme des humains, rien de mieux, rien de plus nécessaire en ces jours noirs. Écoutez avec ferveur — avec la volonté d'en faire, en chacun

de nous et tout de suite, notre profit — un tel enseignement, qui est de source divine.

Mais cela fait, et bien fait, servons cette autre cause sacrée : la Justice. Si des hommes ou des peuples transgressent la loi de charité et beaucoup d'autres par surcroît, aimons-les jusque dans le péché, car ce sont des enfants de Dieu comme nous, mais détestons leurs crimes et mettons nos corps honnêtes au travers de leurs entreprises.

Soyons forts et tout de même soyons intelligents. Cela aussi, Dieu le prescrit. Et voilà la conclusion qu'en ces temps de désarroi, où les nerfs et la sensibilité sont exaspérés, on oublie trop. La charité, la justice, l'ordre, la sagesse : tout cela est bel et bon. L'important est de s'y reconnaître, de classer, de voir juste d'abord et d'agir ensuite. Lisez donc saint Paul en son épître fameuse, mais n'allez pas sottement le prendre au mot. Il vous donne là une leçon capitale, mais une leçon parmi les autres. C'est une méditation pour aujourd'hui. Vous en ferez une autre à la Pentecôte, quand, en langues de feu, la Force et l'Esprit descendront en vous.

ANTOINE REDIER.

A travers l'œuvre d'Hilaire Belloc

Son histoire et ses histoires⁽¹⁾

Les historiens de notre littérature ont coutume, depuis quelques années, de donner en appendice à leurs manuels le tableau des Lettres françaises hors de France, en pays de langue française : Belgique, Suisse, Canada. C'est fort bien. Mais dans un second appendice, plus piquant et plus neuf, ils devraient faire connaître les Français ou demi-Français qui, expatriés pour une raison ou une autre, ont écrit dans une autre langue, avec un esprit, un cœur, un goût français, faisant rayonner ainsi d'une manière cachée, mais d'autant plus efficace, notre conception de la vie et surtout de l'art. De grands noms pourraient figurer dans cet appendice : par exemple, le *Franco-Allemand* Adalbert de Chamisso, l'exquis poète du château de Boncourt, le créateur malicieuse de l'homme qui a perdu son ombre; le *Franco-Italien* Boccace, né d'une mère parisienne, élevé quelque temps à Paris, héritier en bonne place le *Franco-Anglais* Hilaire Belloc, l'une des plus solides gloires du catholicisme anglais d'aujourd'hui et l'un des plus féconds écrivains d'outre-Manche (2).

Si fécond et si universel — si *many-sided* — qu'il peut paraître téméraire d'en donner une idée juste en quelques pages de chronique, M. Belloc ne parle-t-il pas quelque part — sans ironie, je crois, mais aussi sans fierté — de son cent sixième livre? Et n'a-t-il pas abordé des genres aussi différents que l'histoire, le roman, l'essai, la relation de voyage, la sociologie, l'apologétique, la poésie, la critique littéraire? Notre course ne peut donc qu'être

(1) Nous devons à la grande obligeance de notre confrère, *Les Études*, de Paris, la publication, ici, de cette étude sur l'œuvre de notre collaborateur et ami M. Hilaire Belloc, l'homme dont M. G. K. Chesterton disait un jour au cardinal Mercier : « Il a renversé, en Angleterre, la situation intellectuelle au profit des catholiques. »

(2) Né à Saint-Cloud en 1870, de Louis Swanton Belloc, avocat français, et de l'Anglo-Irlandaise *Bessie Rayner Parkes*. Avant de se faire naturaliser Anglais (en 1902), il avait fait de solides et brillantes études d'histoire à Balliol College (Oxford). Il avait aussi servi dans l'artillerie française à Toul pendant un an. Très tôt lancé dans le journalisme, il siégea dans la Chambre des Communes, de 1906 à 1910, comme député libéral de Salford. Puis, le journalisme le reprit et ses études d'histoire. Il publia depuis lors un nombre incroyable de monographies historiques, de romans, d'essais, de relations de voyage, de poésies. Nous donnerons les titres et l'analyse des plus célèbres au cours de notre chronique.

rapide. Elle cherche à mettre en goût plutôt qu'à épuiser. Pour aujourd'hui, nous nous en tiendrons à l'œuvre historique et fantaisiste de M. Belloc, à son histoire et à ses histoires.

M. Belloc est avant tout historien. Il est B. A. de Balliol College pour l'histoire et il remporta dans cette branche les *first class honours*. Autrement dit, il est agrégé d'histoire avec la mention très honorable. Son œuvre historique, très considérable, est consacrée surtout à son pays et à son pays d'adoption, à la Révolution française et à l'Angleterre.

Mais cette double histoire, interprétée par M. Belloc, ne se comprend pleinement qu'insérée dans l'histoire générale d'Europe, sur l'évolution de laquelle l'auteur a des idées très personnelles et même isolées en Angleterre. Il ne l'a d'ailleurs pas écrite, mais esquissée seulement dans un livre qui a fait sensation à juste titre : *L'Europe et la Foi* (1). C'est une synthèse brillante dont l'idée de fond est celle-ci : Nous, Européens, venons de Rome et ne pouvons être heureux qu'en y revenant. Les notions philosophiques et juridiques dont nous vivons, les canons de beauté que nous appliquons instinctivement dans tous les domaines de l'art, le schéma de notre administration et jusqu'au squelette de nos routes, tout cela nous vient de la Rome antique, que nous avons dans le sang. L'Europe ne peut être elle-même et heureuse qu'en acceptant et en vivant selon cette hérédité. Mais la Rome des Césars est morte. Faut-il donc confier à la jeune Italie fasciste, qui, malgré ses trompettes, n'en est qu'un pâle succédané, le rôle d'un nouvel impérialisme romain? Non. Si Rome est morte, il y a quinze siècles, politiquement, elle ne l'est pas spirituellement. Car un empire plus puissant, éternel, a tout de suite pris sa place, a été son prolongement, a continué son action, a fait l'éducation des barbares comme elle, leur a transmis sa conception de la vie, quoique sublimée. C'est la Rome catholique, l'Eglise de Rome, dont l'Empire romain n'a été qu'une préfiguration. L'Eglise a continué à romaniser l'Europe, en profondeur. « Mon but, en écrivant ceci, dit M. Belloc, est de montrer que l'Empire romain n'a jamais péri, qu'il a seulement été transformé; que l'Eglise catholique qu'il accepta dans sa maturité le fit survivre, qu'elle a été, en cette origine de l'Europe, et qu'elle est restée depuis, l'âme de la civilisation occidentale » (p. 151). Qu'elle l'est restée, malgré l'invasion des barbares et malgré la Réforme? Oui, affirme l'auteur. Et, à grand renfort d'érudition, il montre, contre le sentiment commun des historiens de son pays, qu'en effet l'Angleterre elle-même était, au moment de la Réforme, beaucoup plus romaine qu'on ne le croit et qu'elle le restera longtemps après la mort d'Henri VIII et même qu'elle l'est encore aujourd'hui malgré ses protestations. Et il en est de même du reste de l'Europe. Il s'agit donc d'expulser les éléments étrangers, barbares, orientaux, protestants. Il en est temps encore. Autrement, c'est la mort. « Il reste historiquement vrai que l'édifice européen, bâti sur les nobles fondations des antiquités classiques, a été élevé par l'Eglise catholique, existe par elle, est en harmonie avec elle et ne peut vivre que dans son cadre. L'Europe retournera à la Foi ou elle périra. La Foi est l'Europe, et l'Europe est la Foi. »

Cette synthèse, qu'un résumé trahit singulièrement, n'est pas bâtie en l'air. Des analyses solides la soutiennent. Elle nous semble néanmoins caduque, du point de vue *purement historique* qui est celui de M. Belloc. On ne voit pas pourquoi l'Europe périrait en se *déromanisant*. En dehors de Dieu, il n'y a pas d'absolu. Pourquoi l'Europe ne pourrait-elle vivre que suivant l'idéal romain, temporaire, limité, imparfait comme tous les idéals humains? Pourquoi l'assimilation d'autres éléments, fussent-ils orientaux, fussent-ils barbares, ne ferait-elle pas grandir et changer heureusement la vieille Europe? Ce *statisme*, *a priori*, est étonnant, contraire aux lois de la vie et vicie toute défense unilatérale de l'Occident. On ne dirait pas la même chose si Belloc se plaçait au point de vue *divin*. Que l'Eglise de Rome doive contrôler et inspirer, au nom de Dieu et de la vraie nature humaine, les institutions, les lois, les sociétés européennes, et y introduire le ferment évangélique, rien de plus sûr. Mais ce n'est pas en tant que romaine. C'est en tant que chrétienne et divine. Il y a autant d'inconvénients et de dangers à trop identifier l'Eglise catholique avec l'Empire romain qu'à trop lier l'expression de son dogme à la philosophie grecque ou même médiévale. Tout cela est adventice.

* * *

(1) *Europe and the Faith*, London, Constable and Company, in-8° de 325 pages.

Voilà donc l'idée fondamentale de M. Belloc. Elle lui servira de fil conducteur dans son exploration de l'histoire européenne. Comme Bossuet ordonnait les faits autour de la notion de Providence et les expliquait par elle, comme Michelet voyait dans les étapes de l'histoire de France des étapes vers la démocratie et faisait tout converger vers elle, ainsi M. Belloc, le Latin fervent pourchassera le rôle européen de la latinité et de la romanité. D'ailleurs, pas plus que chez Bossuet ou que chez Michelet, cette idée n'est pour lui un lit de Procuste violentant les faits. Elle est un point de vue original qui en vaut un autre. Un point de vue et un amour. Un amour qui anime son style, qui provoque chez lui des admirations véhémentes, mais aussi des indignations et des ironies sur lesquelles nous aurons à revenir.

M. Belloc cherche donc ou vérifie d'abord son idée dans l'histoire de son pays d'adoption, qu'il a puissamment renouvelée. Il est en train, après avoir réédité Lingard, de publier lui-même une monumentale *Story of England*, dont cinq gros volumes ont paru. Les aspects neufs y abondent, qu'il y aura profit, quand l'œuvre sera terminée, à faire connaître au public français. Cette histoire d'ensemble, l'auteur l'avait amorcée dans une série de monographies consacrées surtout à la Réforme anglaise. Nous recommandons particulièrement celle de Jacques II (1). Ce roi nous appartient un peu. Il est frère de l'exquise Henriette d'Angleterre, pleurée et chantée par Bossuet; c'est à lui, dit-on, que Fénelon aurait pensé en décrivant, *ad usum delphini*, dans *Télémaque*, le roi Idoménée; enfin, il est mort en exil chez nous. Le portrait psychologique et moral qu'en trace M. Belloc est vivant et nuancé : assez fort et indépendant pour se convertir et pratiquer ouvertement sa religion dans une Cour fanatiquement protestante et au risque de perdre sa couronne, il ne l'est pas assez pour vivre dignement; assez intelligent pour concevoir de vastes projets politiques, pour comprendre la nécessité de la marine anglaise et pour la créer, il ne l'est pas assez pour saisir la complexité de la vie concrète, des âmes qui vivent autour de lui et pour se faire conseiller; il mène longtemps de pair une vie pieuse et immorale, mais finit par être si bien conquis par la grâce de Dieu, qu'en ses dernières années, en France, non par snobisme, comme d'autres, mais de toute son âme, il frôle le mysticisme authentique. Ce livre est important encore parce qu'il démontre, par des chiffres et pour la première fois, qu'au milieu du XVII^e siècle il y avait encore en Angleterre non seulement un septième de catholiques, mais un courant puissant vers le catholicisme (la conversion sur son lit de mort de Charles II, celle de Jacques II et de sa femme l'indiquent assez); parce qu'il prouve que si Charles II l'avait voulu, s'il l'avait osé, il aurait pu faire alors au catholicisme anglais une situation légale qui l'aurait sorti du ghetto et aurait empêché son lamentable dépérissement — véritable *dark age* — jusqu'à l'émancipation de 1829. Mais Charles II a eu peur de la poignée de ploutocrates, qui, depuis longtemps, grâce à leur argent, asservissaient le pouvoir royal. Ce sont eux qui ont fait surgir alors, dans le sang et dans la boue, l'oligarchie anglaise. M. Belloc le montre courageusement. Il est sûr que certains grands noms britanniques, qui éclatent dans les Derby ou dans les squares de Londres, sonnent tout autrement dans ce livre rude, franc, mais fort et solide. C'est de l'histoire passionnée, comme toute celle qu'écrit ce rude jouteur, mais cette passion est saine, puisqu'elle fait bousculer les préjugés académiques ou sociaux et fait aller hardiment au fond des choses. Que certains historiens poussent le conformisme jusqu'à trouver scandaleuse cette franchise et à refuser aux examens des candidats « bellocistes », c'est humain, trop humain. *Menschlich, allzu menschlich!!*

Un autre coin d'histoire spécialement exploré par M. Belloc est la Révolution française. Il en a donné une synthèse, des monographies nombreuses, et même il l'a romancée.

La synthèse (2) nous paraît dans l'ensemble remarquable de clairvoyance et de liberté d'esprit. L'auteur y présente d'abord la théorie de la révolution, c'est-à-dire de la démocratie pure, en distinguant soigneusement ce qui en fait l'essence, c'est-à-dire l'égalité absolue des droits, de ce qui est accidentel, comme parlementarisme et bureaucratie. Après avoir fait l'histoire de ces notions, en accordant peut-être à Rousseau plus d'importance et plus de sympathie qu'il n'en mérite, M. Belloc burine avec beaucoup de finesse, d'exactitude et de charme les médaillons des principaux personnages politiques et militaires de la Révolution,

(1) *James the Second*, London, Faber and Gwyer.

(2) *The French Revolution*, London, Williams and Norgate (5^e édition en 1915).

dissociant courageusement et pour tous histoire et légende, d'où que vienne cette dernière. Ensuite, il raconte chronologiquement les événements jusqu'en juillet 1794 et décrit enfin longuement l'aspect militaire et surtout religieux de la tourmente. Il s'attache particulièrement à démontrer qu'il n'y a pas eu opposition de droit entre l'Eglise catholique et la révolution-démocratie et s'ingénie à expliquer comment est née l'opposition de fait et comment celle-ci a fait croire aux esprits à celle-là. On pourrait objecter ici que la révolution pure, définie ici et peut-être poursuivie par tel doctrinaire, est un être de raison. La Révolution de 1789 a été menée par des individus dont beaucoup haïssaient l'Eglise aussi vigoureusement que leur ancêtre Voltaire. Elle a élevé des monuments doctrinaux inconciliables avec le dogme catholique et dont nous savons trop que le venin agit encore. Je ne suis pas sûr que le républicanisme avoué de l'auteur et qui chagrine peut-être tel de ses amis français, comme lui défenseur de l'Occident, ne l'ait pas aveuglé un peu. Mais sa synthèse, simplifiée à l'excès par nous, reste suggestive.

* * *

Sur cette esquisse, il revient dans des monographies copiées sur Danton, Robespierre, Marie-Antoinette (1), d'autres encore. Je ne vois pas d'utilité à analyser la matière de ces ouvrages. Elle est familière à des Français. Ce n'est pas que la documentation manque de solidité. Au contraire. Non seulement nos grands historiens sont cités, mais leurs sources ont été exploitées de première main. Les journaux du temps, *Le Moniteur*, *Le Patriote français*, sont largement mis à contribution. Ce n'est pas non plus que la présentation, si souvent négligée à l'étranger dans des travaux de ce genre, laisse à désirer. Elle est brillante. Mais nous avons Taine, de la Gorce, Madelin, Mathiez, d'autres encore. Et cependant, outre la joie de voir l'histoire de son pays si bien contée dans une autre langue, un Français peut tirer un grand profit et un singulier plaisir de la lecture de ces livres.

D'abord, à cause de la grande liberté d'esprit de l'auteur. Nous avons beau faire, nous. La Révolution nous est un signe de contradiction. Personne n'en parle avec sérénité. Ni les fils de Joseph de Maistre ni ceux de Michelet. Belloc possède cette sérénité qui lui permet de distinguer et de louer à bon escient. Il vous heurtera parfois, parce qu'il ne mâche pas ses mots et n'hésite pas à faire un éloge senti de Danton, par exemple; mais il vous fera sortir du réseau subtil et aimé de vos préjugés ou pré-sentiments et vous éprouverez la joie saine du prisonnier libéré de ses chaînes, fussent-elles d'or. Notez qu'un autre historien étranger vous ferait entrer dans un autre réseau de préjugés, moins intéressant que le vôtre, pour des raisons faciles à deviner. Que ce soit un professeur allemand ou un scholar anglais. Mais nous avons affaire à un Franco-Anglais, aimant notre pays, sans être mêlé à ses querelles, et très libre vis-à-vis de son pays d'adoption.

Ce qui frappe encore et ravit dans ces études anglaises sur l'histoire française et les rend vraiment rares, c'est la connaissance intime, par le dedans, nuancée, juste, qu'a de nous leur auteur. D'autres savants étrangers, excellents « romanisants », citeront autant de documents et les interpréteront avec autant de science. Ils ne sauront pas lire entre les lignes, deviner à la subtile tonalité d'un morceau les restrictions qu'il impose, ni à l'emploi d'un mot d'argot la nuance qu'il apporte. Ils appliqueront, en parlant de nos coutumes, de nos arts et de nos lettres, leurs canons de beauté, mettant, pour citer un exemple connu, un du Bartas au premier rang de nos écrivains. Ici, c'est autre chose. Belloc connaît les délicatesses les plus subtiles de notre langue, qu'il a, enfant, entendu parler à son père et que lui-même a parlée dans la caserne de Toul; il possède admirablement notre littérature sur laquelle il a écrit des pages pénétrantes; il a notre table des valeurs. En le lisant, vous êtes en même temps chez vous et en Angleterre, sur les bords de la Seine et sur ceux de la Tamise. Plaisir singulier et vraiment rare, mais qui donne à Belloc, quand il attaque nos faiblesses, une singulière autorité. Cette réussite est due à la sympathie, mais surtout à ces antennes fines que donne, je ne dis pas la race, à laquelle je crois peu, mais un contact prolongé, abandonné, direct, aimant.

Il faut ajouter à cette justesse dans l'appréciation de nos goûts et de nos mœurs une curieuse impression de réalité, de modernité et qui vient des souvenirs personnels que l'auteur mêle avec

une désinvolture que nos classiques si « objectifs » n'auraient pas aimée, à la trame même de son récit. Quand Belloc parle de Valmy, il ajoute et vous montre qu'il l'a visitée; quand il décrit les évolutions ou les batailles de l'armée de Dumouriez ou de Hoche, il laisse entendre qu'il a fait des manœuvres en Lorraine; quand il loue les exploits de l'artillerie française, il salue en passant l'arme à laquelle il a appartenu; enfin, quand il apprécie la Constituante, c'est en ancien député. Tout cela ne paraîtrait pas extraordinaire chez un Français. Lu en anglais, cela enchante et cela inspire confiance. L'on se félicite qu'un grand peuple soit si fidèlement et si sympathiquement introduit à notre histoire nationale. Il est regrettable que tous ses représentants n'apprécient pas comme il le mériterait cet avantage. *O fortunatos nimium...*

On ne s'étonnera pas après cela que Belloc se soit amusé à écrire un roman historique sur cette période qu'il connaît si bien (1). C'est l'odyssée d'un jeune bourgeois bordelais, qui, après avoir tué un de ses camarades, militant jacobin, est poursuivi par la police, réussit à se cacher, se fait enrôler sous un faux nom dans les armées révolutionnaires, et après des aventures assez peu remarquables, assiste à la bataille de Valmy, y tombe de cheval et meurt à l'hôpital. Cette bluette n'est pas un chef-d'œuvre. Passe-temps d'un érudit et d'un penseur, tourmenté par une imagination furibonde, à laquelle, d'ailleurs, il a eu l'heureuse faiblesse de céder plus d'une fois. Ceci nous conduit aux romans de Belloc.

Signalons auparavant une de ses œuvres, singulièrement réussie, qui tient à la fois de l'histoire et du roman. Le titre en est : *Témoins oculaires* (2). Le dessein s'apparente à celui qu'ont poursuivi Hugo dans la *Légende des Siècles*, de Hérédia dans ses *Trophées*, Leconte de l'Isle dans ses *Poèmes antiques et barbares*, et qu'on a, depuis, nommé épopée moderne et humanitaire : évoquer dans une série de tableaux caractéristiques, à la fois précis, colorés et suggestifs, l'évolution du monde et des peuples. M. Belloc s'en tient à l'épopée de l'Europe et surtout de l'Europe romane. Il écrit en prose, mais en prose soignée. Et il a cette idée originale de présenter chacun de ses tableaux historiques comme se reflétant dans les paupières d'un témoin oculaire. C'est ce témoin qui raconte ou qui vit les événements présentés dans des lettres, dialogues, récits, discours. Les détails, même topographiques, sont exacts ou, du moins, s'appuient sur de sérieuses analogies historiques. Pour décrire ces cadres, l'auteur est allé sur place chaque fois qu'il l'a pu, en voyageur infatigable et en navigateur qu'il est. L'ordonnance et le choix du détail sont tels qu'ils expriment ou suggèrent réellement des époques entières ou des aspects centraux d'une époque. Et l'ensemble est tel qu'il fait défiler devant vos yeux l'Europe d'après Jésus-Christ, parée de toutes ses couleurs. Le mot résurrection du passé a ici toute sa valeur. Vous entendrez au début dialoguer deux soldats gaulois, enrôlés par César et voguant avec l'armée romaine vers l'Angleterre à conquérir, et vous assisterez, pour finir, à un meeting politique tenu en 1906. Entre deux, vous vous promènerez dans la Rome et l'Afrique chrétiennes, dans la Gaule où survivent des fidèles de Jupiter, dans les écoles saxonnes de Grande-Bretagne, vous prendrez part aux batailles de Roncevaux, d'Hastings, de Crécy. Et non seulement vous aurez vu et entendu le passé de la vieille Europe, dans ce film documentaire, artistique et parlant, mais vous aurez fait vôtres, sans vous en douter, quelques-unes des idées chères de l'auteur, la supériorité de l'esprit latin, par exemple, subtilement brodées dans la trame même du récit. C'est là, sans nul doute, l'une des plus belles œuvres de M. Belloc. Sa science inépuisable et précise, parfaitement maîtrisée, son talent tout français d'ordonnateur lumineux, celui de coloriste prestigieux, ses idées personnelles qui animent tout ce qu'il touche, ont également contribué à cette belle réussite, où vérité et fiction sont mêlées, mais où il y a plus de vérité que de fiction. Dans les romans, dont nous allons parler, il y a à la fois beaucoup de vérité et beaucoup de fiction.

* * *

Un judicieux critique d'outre-Manche les présente comme une série d'excursions de vacances (*Holidays*). En effet, ce sont, pour le grave historien que nous venons de considérer, des amusements, pleins de verve, de drôlerie, de fantaisie. On songe aux gamines saugrenues de collégiens en congé ou d'étudiants au soir

(1) *The Girondin*, London, Nelson.

(2) *The Eye Witness*, London, Nelson.

d'un examen heureux. Ainsi de M. Belloc sortant des bibliothèques et des archives. Seulement, de ces excursions prolongées il s'en paye une presque tous les ans, depuis la guerre, ce diable d'homme, sans que le reste chôme. Et si les inventions des écoliers en goguette manifestent tout de même le goût et le style individuels, les romans de Belloc, historien et critique, de même. Il y fait l'histoire satirique et burlesque des travers d'aujourd'hui et la critique de la société anglaise du XX^e siècle. Non pas minutieusement, par analyses infinitésimales, mais en accentuant joyeusement jusqu'à la caricature désopilante. Son optique est celle du théâtre. Il veut être sûr de se faire entendre. Et il veut faire rire largement. Les défauts qu'il vise? Ceux qui offusquent son goût latin de la mesure et de la clarté, ses convictions fières de catholique membre d'une Eglise qui a vingt siècles d'existence, son indépendance ombrageuse de républicain et de penseur, sa loyauté d'honnête homme et de sociologue averti, son amour classique de la nature et de la raison. Il s'en prendra, par exemple, à la vulgarité et à la vénalité de la presse, à la stupidité des pseudo-religions et des pseudo-mystiques, à la solennité poncive de l'*officialism*. Il offre un tour de faveur aux politiciens et aux hommes d'affaires, qu'il connaît mieux et dont les abus ont des conséquences sociales plus graves. Mais quelques analyses — quelques-unes seulement — sont ici indispensables.

Sur le gouvernement des incompétences, manœuvrées par des femmes ambitieuses, la presse complice, des amis charitables, vous avez le roman : *Un changement au Ministère* (1). Mary Smith — une intrigante qui a de l'influence dans le monde officiel — voit un de ses cousins, charmant et nul, subitement ruiné. Elle veut lui trouver une place où, malgré son ignorance, il puisse vivre honorablement et même en vue. Seule la fonction de ministre réalise ces conditions. Il sera donc Garde des sceaux. Mais il faut faire déloger l'occupant actuel. On lui donnera de l'avancement en le faisant pair, ce qu'il désire depuis longtemps. Et puisqu'il faut être député pour pouvoir être ministre, notre candidat le sera. Est-ce donc si difficile? On le fait mousser, on le rend populaire, on signalant tous les jours, pendant des semaines, dans les grands journaux, ses déplacements, ses malaises, leur courbe, son amour des chiens et des fleurs. Le voilà à la mode, et, aux élections, il passe comme une lettre à la poste. Mais ses interventions à la Chambre! Mary Smith les lui rédigera et les lui fera répéter jusqu'à cinquante fois dans son salon. Ce n'est pas brillant, mais bien assez pour devenir Garde des sceaux. La nomination, grâce au *Prime Minister*, un cousin de Mary, paraît à l'*Officiel*. Mais le jour où le nouveau ministre doit entrer en fonctions, il est introuvable. Par-dessus le marché, son prédécesseur, le nouveau pair, est devenu fou. On étouffe ces mauvaises nouvelles. Tout finit par s'arranger. Le nouveau ministre, qui s'est égaré sur un navire, dans les docks, est retrouvé en piteux état. Le pair est guéri, vaille que vaille, par un charlatan. Tous deux entrent en fonctions, Mary Smith, donne un grand banquet et la politique continue.

Sur l'exploitation de la politique par les hommes d'affaires et des grosses fortunes par la politique, voici l'*Election de M. Clutterbuck* (2). Il est encore lancé par Mary Smith. Non pas pour ses beaux yeux, mais pour ses millions. Il est, en effet, très riche parce qu'au moment où finit la guerre du Transvaal il était, par suite, de la mort inopinée de son associé, seul propriétaire d'un million d'œufs conservés, en partance pour l'Afrique du Sud. Au lieu de le ruiner, la paix fit la fortune de M. Clutterbuck. Car, sous la pression d'autres fournisseurs de l'armée, influents en haut lieu, le Gouvernement reprit à raison d'un shilling pièce tous les œufs conservés en bon état : « Il est inadmissible que ceux qui ont travaillé pour nos braves soldats soient lésés dans leurs intérêts. » La commission créée pour l'examen des œufs conservés, acquis par le Gouvernement britannique, constata que les œufs appartenant à M. Clutterbuck étaient tous en parfait état. Le voilà donc millionnaire. Il a la chance d'arrondir son magot en prenant part à des spéculations où politique et économique se sont fraternellement donné la main (l'Aéropostale!). Le voilà donc multimillionnaire et retiré somptueusement à la campagne. Mary Smith, qui a besoin d'argent et veut caser encore un sien cousin, l'a vite repéré. On fait pénétrer le bonhomme, ébloui, de tant d'honneur, dans les milieux les plus huppés, on place auprès de lui le cousin, comme secrétaire, qui lui soutire la forte somme en faisant miroiter à ses yeux la députation, qui dirige enfin et fait aboutir, après bien des

péripiéties et quelques vilénies, son élection à la Chambre des Communes. Mary Smith peut encore donner un banquet... non payé par elle.

Satire politique encore, l'étonnant roman, illustré spirituellement par Chesterton et intitulé : *Chud, nous sommes observés* (1). C'est une anticipation et un quiproquo d'autant plus divertissant que ce sont des limiers professionnels qui sont roulés. La scène se passe en 1979, époque où capitalisme, communisme, féminisme sont devenus monstres. Un bon jeune homme de Cuba, Richard Mallard, qui vient de visiter l'Amérique et en particulier le Texas où son grand-père possédait en imagination des villes entières, s'embarque à New-York à destination de l'Angleterre, pays de ses rêves, de la paix, de la politesse, du *home* et de Shakespeare. La cabine qu'il obtient a été abandonnée au dernier moment par un délégué du pays annihilationniste de l'Irac, pareillement en route pour le Royaume-Uni, pour négocier avec le Gouvernement la concession d'importants gisements d'éremine (substance devant révolutionner les transports) découverts en Irac. Le délégué a renoncé à sa place parce qu'il s'est vu espionné par des émissaires de l'Europe industrielle et politique, qui voudraient l'accaparer pour leurs patrons respectifs. On a télégraphié en Europe le numéro de sa cabine. Aussi le bon Richard est-il admirablement accueilli à Southampton. On le fait dîner, on lui paye des cigares et du champagne, on le promène. Il reconnaît bien là sa vieille Angleterre. Arrivé à Londres, il est introduit dans les salons les plus chics, dans les clubs les plus fermés, dans les plus hautes sphères de la politique. La présidente du Conseil, la puissante Mary Bullar, et la secrétaire du Foreign Office, la spirituelle et rouée Caroline Balcombe, les *businessmen* les plus en vue, les magnats de l'industrie ont des entrevues avec lui, l'invitent, le flattent et font des allusions discrètes à sa grande mission, à la grande affaire; ils parlent en souriant de commission, de millions. Le pauvre jeune homme n'y comprend rien. Une série de limiers, qu'il a à ses trousses, empoisonnent ses journées, son pèlerinage au pays natal de son idole Shakespeare et au pays des lakistes. Lassé de toutes ces attentions, il s'enfuit en France. On le ramène. Il s'imagine finalement qu'il s'agit des villes du Texas qui appartiendraient tout de même à son grand-père. Alors il laisse croire à ses aimables persécuteurs, au Gouvernement, qu'on pourrait s'entendre, jusqu'au jour où la puissante Mary Bullar lui téléphone de vouloir bien rentrer immédiatement à Cuba et d'accepter une rente annuelle de 1,252 livres, à condition de garder un secret absolu sur ses aventures au pays d'Albion. Ahuri, enchanté, il promet et s'embarque. C'est qu'entre-temps le délégué authentique du pays annihilationniste de l'Irac est arrivé, après un naufrage, et a vendu immédiatement au Gouvernement anglais la fameuse concession, à la barbe de tous les industriels et conseils d'administration. Le prestige de Mary Bullar s'en trouve consolidé et amplifié.

Enfin, une dernière analyse, — entre dix autres possibles, — celle du roman intitulé : *Le Chef-d'œuvre disparu* (2). Il s'agit, cette fois, du snobisme artistique et des exploités professionnels de cette maladie sociale. Un *squire* anglais, ni très riche ni très malin, a la fantaisie de revoir à Paris, où il a fait ses études, le cadre de sa jeunesse folle. En ces vieux jours, il se rend donc, avec un ami, dans la capitale française et visite avec dévotion son ancien studio. Il y trouve installé un peintre symboliste et son amie la « Môme Bouillotte », tous deux tirant le diable par la queue. Bien reçus, les gentlemen « remuent la cendre de leur foyer et de leur cœur » et, pour finir, M. Delgairns paye le loyer du ménage. En reconnaissance, l'artiste, séance tenante, ou à peu près, lui peint un tableau symboliste dont voici la description fidèle : dans le coin gauche supérieur, un œil humain fixe; en dessous, une série de raies rouges horizontales barrées verticalement par autant de raies jaunes; au premier plan, un champ mauve où s'étale un objet rond et gris, fruit tropical ou ballon à moitié gonflé. Vous avez déjà compris que le tableau représente l'*Ame bourgeoise*. M. Delgairns accepte ce cadeau, rentre chez lui, commande un cadre et le fait suspendre dans son salon. Un de ses fils, copiste impeccable, le reproduit à la perfection en deux exemplaires qu'il serre au grenier. Après ce travail, il meurt. Bientôt, son père le suit dans la tombe, en laissant à son second fils le soin de sa maison. Entre-temps, Bourrat, le peintre symboliste, est devenu célèbre.

(1) *But soft... We are observed*. With 37 drawings by G. H. Chesterton, London, Arrowsmith, 1928.

(2) *The Missing Masterpiece*, avec 41 dessins de G. H. Chesterton, London, Arrowsmith, 1929.

(1) *A change in the Cabinet*, London, Methuen.

(2) *M^r Clutterbuck's Election*, London, Nelson, in-16, 276 pages.

L'Amérique achète ses tableaux au poids de l'or. Henry Kensington, l'expert londonien, vole à Paris pour acquérir la propriété exclusive de tous les Bourrat à venir, mais il apprend seulement de la bouche expirante du célèbre artiste que sa meilleure toile, son chef-d'œuvre incontestable, l'*Ame bourgeoise*, est en Angleterre entre les mains d'un gentleman dont il estropie le nom. Alors, ce sont des recherches subtiles, compliquées, ou détectives, policemen, journalistes, commis voyageurs se croisent et se roulent et s'entraident. Pour finir, l'expert tient le premier tableau. Après une savante préparation d'artillerie, — car il tient la presse, — il lance le chef-d'œuvre dans une exposition, n'exhibant que cette pièce, et où se rue tout Londres. L'effet escompté ne manque pas de se produire. Une duchesse richissime, une snob du *high life*, veut acheter, coûte que coûte, ce Bourrat. Après des péripéties que je n'ai pas le temps de décrire, elle acquiert le tableau pour 25,000 livres. Mais voici que deux autres experts offrent en même temps deux tableaux identiques, pareillement signés de Bourrat. On devine d'où ils viennent. Alors, lequel est authentique? Là-dessus, conférences, articles, campagne de toute la presse. Pour finir, la folle duchesse, voulant être sûre d'avoir l'original, achète ces deux copies au même prix que le tableau. Que ne ferait-on pas pour un pareil chef-d'œuvre!

Ces résumés ultra-rapides laissent deviner peut-être l'habileté, l'ingéniosité de ces romans, qui ont la vie compliquée, aux rebondissement incommensurables, des romans policiers. Mais que d'épisodes divertissants nous avons dû passer sous silence! Que de silhouettes réjouissantes nous avons laissées dans l'ombre! Que nos lecteurs qui savent l'anglais aillent à la source. Récréatifs au premier chef, ces livres ont une portée réelle. C'est de la satire sociale. Dans quelle mesure atteignent-ils réellement la société anglaise et visent-ils même des événements ou des personnages historiques, je ne suis pas assez renseigné pour le dire. Et sans doute, comme La Bruyère, M. Belloc récuserait-il les clefs qu'on pourrait offrir pour ouvrir ses romans. Mais, historien, il n'a sûrement pas bâti en l'air. Au reste, des événements récents ne montrent-ils pas que les interférences, dans le même individu, entre l'homme politique et l'homme d'affaires, ne sont pas chimériques et existent au moins comme tentation? Et le *Vient de paraître* de M. Bourdet, d'un réalisme que personne ne nie, ne suppose-t-il pas des mœurs littéraires semblables aux mœurs artistiques flagellées par M. Belloc?

Ce n'est pas à dire, d'ailleurs, que la caricature ne soit pas quelquefois trop grosse et ne tourne à la bouffonnerie et à la farce. Nous le pensons. Peut-être aussi, dans ses attaques, l'auteur est-il guidé par un goût un peu trop étroit et trop conservateur. Il n'est pas assez hospitalier aux tentatives nouvelles et sincères faites par les jeunes gens. Mais, dans l'ensemble, ses livres luttent pour une conception de la vie noble, saine, respectueuse des vraies valeurs traditionnelles, de la justice, du bon sens, du bon goût. Oui, ses coups portent juste, et comme ils ont la force de l'allégresse de ceux de Jean des Entommeures, que Belloc, fervent de Rabelais, ne désavouerait pas, et l'ironie cinglante du doyen Swift, une autre de ses admirations, on devinera de quel côté il vaut mieux se trouver.

* * *

Quoi qu'il en soit, historien ou romancier, M. Belloc est toujours ouvertement catholique romain. Grâce à lui et à quelques-uns de ses amis, on éprouve aujourd'hui en Angleterre quelque fierté de se dire catholique. Il y a même, comme au temps de Charles II, un mouvement indéniable vers Rome. Mouvement reconnu il y a trois mois, dans un discours prononcé à la *Modern Churchmen's Conference*, par le Rév. Inge lui-même, doyen de Saint-Paul, qui, pour avoir un style net et musclé, n'a pas reçu du ciel le don de la magnanimité. Voici ce que disait ce haut personnage : « Au lieu du mépris qu'on avait dans ce pays pour l'Eglise de Rome, il y a cent ans, c'est la mode, aujourd'hui, chez des hommes de lettres populaires, et qui peut-être ne sont pas — comme le doyen Inge — du premier rang, de devenir « Romanistes ». Je pense que nous pourrions bien en énumérer une dizaine. Il est inutile de raisonner sur leurs motifs, mais j'imagine qu'ils sont persuadés que, si un homme cultivé a besoin d'une religion, ce ne peut être que de la catholique ». Quoique d'une cordialité médiocre, en face de laquelle il serait piquant de citer une page de Belloc déclarant le doyen Inge le premier prosateur anglais d'aujourd'hui, cet aveu, tombant de si haut et de lèvres

si pincées, est inappréciable. Et il dit la vérité. Si le catholicisme est à la mode en Angleterre, on le doit en grande partie à des écrivains distingués comme Belloc, comme Baiing, comme Chesterton, qui, s'ils n'ont peut-être pas l'élégance sèche et hautaine du doyen Inge, ont une puissance et une générosité qui ont fait franchir le Détroit et le Pacifique à leurs noms et à leurs œuvres, au lieu que celles du doyen Inge dorment paisiblement dans les bibliothèques de théologie.

PIERRE LORSON.

LES LIVRES ET LA VIE

La recherche scientifique

M. Jean Perrin, qui obtint naguère le « Prix Nobel », est l'un des physiciens les plus distingués de ce temps. Consacrée par l'Institut, établie par de nombreux travaux, favorisée par la Sorbonne, sa notoriété paraît sans conteste, et un livre, signé de son nom, sur la *Recherche scientifique* (1) attire a priori la curiosité et le respect. Disons tout de suite, pour être franc, que la brève étude qu'il vient de publier sous ce titre ne satisfait ni la curiosité qu'un enchaînement de pompeuses généralités lasse et ennue, ni le respect d'un lecteur lucide qui, dans cette éloquence laudative, ne voit que confusion et piperie. Il est des terrains sur lesquels un savant, un observateur, un chercheur ne devrait pas s'aventurer. M. Jean Perrin, qui nous donna sur les *Atomes* un livre désormais classique (encore que discutable) n'apporte ici qu'une série d'affirmations erronées ou gratuites, d'évidences parfois grossières — tout cela confondu dans une sorte d'idéologie sentimentale, issue tout droit de Renan et de certaine Sorbonne scientiste qui ne fit qu'un honneur bien mince au haut enseignement universitaire. Un savant n'est point nécessairement un philosophe nuancé et averti, même s'il se mêle d'établir une « philosophie scientifique » : cela M. Perrin se charge amplement de le prouver. Une analyse de son petit livre permettra peut-être de voir comment.

* * *

Et tout d'abord M. Perrin (ce qui n'est qu'un signe extérieur, mais un signe fâcheux!) abuse des majuscules. Quand on écrit la *Terre*, l'*Homme*, la *Science*, la *Vie*, l'*Humanité* à propos de recherche scientifique ou de discussion philosophique, on semble accorder à la pompe du vocabulaire une telle valeur qu'il est à craindre que pareille solennité masque une pensée hésitante, plus lourde de syllabes que de connaissance. Etrange manie, en vérité, héritée du XIX^e siècle où les épithètes « nobles » semblaient aller de pair avec les temps « lumineux »! Les humbles mots, bons serviteurs pour désigner les êtres réels, s'enflèrent soudain pour porter les mythes. Ceux-ci démodé, démolis... ils restent encore avec leur majuscules grotesques comme des hampes de drapeaux sans étoffe, des coques sans contenu! La terre est une planète qui erre dans les espaces indéfinis selon des lois qu'on tente de connaître en fournissant chaque jour des approximations plus exactes, la terre est une chose réelle — ce limon sous nos pieds, ces étendues éventrées par les socs, ces bois, ces rivières et ces mers — la Terre n'est rien qu'un signe sans puissance. De même les progrès accom-

(1) Hermann et Cie, éditeurs.

plis en diverses matières... il existe un progrès technique, un progrès sanitaire, un progrès moral. Ce qui n'existe pas, ce qui est purement du néant, l'expression du rien : c'est le Progrès... On peut déplorer que M. Perrin, que ses attaches académiques n'obligeaient pas à pareil conservatisme, se soit cru tenu d'employer, à propos de la recherche scientifique, un vocabulaire hérité du XIX^e siècle!

Pas plus que les mots employés on n'aimera le ton de ce petit livre. Quand un politicien fait une campagne électorale, quand un député fait à la Chambre un discours sur la République et la Laïcité (!) qu'il s'estime tenu à certain ton oratoire, enflé... ce n'est là qu'une des servitudes du métier. Mais qu'un savant qui prétend traiter de science, qui publie un livre dans une collection intitulée *Atomistique*, qui choisit pour sujet le plus subtil et le plus grave des sujets que puisse aborder un savant, qu'un tel homme dans l'exercice de ses fonctions emploie les procédés d'un candidat au Conseil général ou d'un camelot... voilà qui ne laisse pas de surprendre et d'irriter! Quand, par exemple, M. Perrin veut exprimer sa confiance en des temps meilleurs — il pourrait le faire en termes simples, nets et directs. Or il écrit (et c'est la conclusion de son livre) : « *Avant que ces jours soient venus, dès le temps présent encore trouble et douloureux, les aspirations des hommes les meilleurs peuvent trouver en cette Nouvelle Espérance l'apaisement et la consolation. Et, au delà encore, nous entrevoyons enfin l'Age où l'Homme « connaissant le Bien et le Mal » saurait favoriser l'effort inconscient de la Force vitale, en ouvrant devant « les Déesses impassibles qui attendent inlassablement les hasards favorables », telle ou telle des barrières qui retardaient l'apparition de formes vivantes de plus en plus hautes* » (1). Est-ce là un langage de savant ou un langage de barnum?... Est-ce là garder une élémentaire dignité d'expression, un souci, si humble soit-il, de respecter une langue qu'on emploie? Il y a une faute contre l'esprit à énoncer une absurdité. Il y a une double faute contre l'esprit à exposer avec pompe et solennité une sottise. Or, si elle a un sens, la période de M. Perrin ne peut avoir que celui de cette sottise dès longtemps caractérisée qu'est le dogme du progrès indéfini. Pourquoi faut-il qu'il aggrave son cas en manifestant une pareille fierté de son erreur? La pensée — même fautive — exige pour exister un minimum de clarté dans l'expression. M. Jean Perrin ne semble pas être capable de ce minimum. Il évoque ces penseurs incertains qui, à une question précise et serrée, ne répondent que par un flux de mots? On imagine que si, d'aventure, un aide de laboratoire du célèbre professeur mettrait le même désordre à exécuter une expérience, il se ferait immédiatement congédier par M. Jean Perrin lui-même...

* * *

Mais nous craignons qu'on nous accuse d'être injuste et de n'apporter, à une pensée tout entière axée sur la réflexion scientifique, que des critiques littéraires. On pourrait répondre que nul ne contraint M. Jean Perrin à publier des livres. Nous ajouterions volontiers que, publiant des livres, nul ne l'oblige à leur donner cette prétention à l'éloquence et à la littérature qui les rend plus ridicules encore que vides. Un esprit méchant irait plus loin; il affirmerait que même chez un savant paténié « le style c'est l'homme »... et il n'y aurait pas de plus dur sarcasme à l'égard de M. Perrin!

En vérité, nous aurions aimé, ouvrant ce livre, y trouver prétexte à méditer sur la connaissance scientifique, sur sa nature, ses modes, ses moyens. Or les pages de cette brochure ne contiennent presque rien de tout cela! M. Perrin rêve, vaticine, invective, s'émeut, il évoque la Destinée (p. 7), les hominiens (p. 8), « notre grande Révolution » (p. 9), « les superstitions puériles héritées des cosmo-

gonies primitives » (p. 12), Galilée (p. 13), « l'Age nouveau » (p. 13.), la Société des Nations (p. 16)... nulle part il n'analyse les méthodes ou la valeur de « la recherche scientifique ». Le titre seul correspond au titre! Et si l'on veut être généreux on peut découvrir quelques paragraphes (p. 11) où il s'agit de cette recherche. Aussi excusera-t-on le critique qui doit traiter ce livre de science comme un livre de variété. Pour discuter des propositions ayant trait à un point de vue scientifique quel qu'il soit, ce n'est point ici la bonne volonté qui fait défaut mais la matière!

En revanche, M. Jean Perrin nous fournit un aperçu d'ensemble assez singulier sur ce qui lui semble constituer l'évolution de la civilisation ou, si l'on veut, l'évolution de « l'humanité »... Que cet aperçu soit « singulier », il faut bien préciser en quoi! On ne trouvera pas chez M. Perrin l'un de ces grands systèmes du monde, l'un de ces efforts originaux de synthèse qui caractérisent les philosophes véritables. Les idées de M. Perrin ne se révèlent ici « singulières » que parce qu'elles sont symptomatiques. On croyait morte, ou du moins agonisante, certaine idéologie scientiste que M. Perrin ressuscite. Mais il le fait en telles formules, si propres elles-mêmes à constituer leur critique, qu'on lui sait gré de cette résurrection!

La première des vues de M. Perrin sur l'histoire du monde, c'est l'affirmation d'une prédominance de la science. Pour lui, civilisation veut dire science — et je crains bien que science ne veuille dire « science physico-mathématique ». Examinant les étapes successives d'une humanité conquérant chaque jour sa culture, il arrive à passer de Rome aux invasions barbares, sans même citer le christianisme, comme si la prédication de l'Évangile n'avait pas singulièrement plus influé sur l'histoire de l'homme que la découverte du principe de Carnot! Cette méconnaissance de l'élément proprement spirituel, éthique, de l'élément individuel et sentimental ne laisse pas de révéler une singulière cécité! Même s'il ne s'agit que d'écrire l'histoire de l'esprit humain dans ses recherches scientifiques, on ne saurait omettre une religion qui, rompant tout lien entre la mystique et les superstitions terrestres, a ouvert les voies à des hommes sans cesse craintifs dans leur investigation parce qu'ils confondaient le naturel et le sacré, plaçant celui-ci dans le monde des corps! Mais la justice importe peu à M. Perrin. La science pour lui est un étendard. Il est du « parti de la science ». On peut objecter que c'est son droit et qu'il ne reste qu'à examiner les arguments qu'il apporte en faveur de son parti, mais pourquoi alors couvre-t-il d'un titre sérieux le plus tendancieux des plaidoyers?... La brochure de M. Perrin évoque irrésistiblement la phrase de Frédéric Raich qui est une horrible confidence : « Aujourd'hui on veut élever tout le monde à la pensée, propager l'éducation scientifique, mais il n'y a là qu'une nécessité d'un certain moment de l'histoire; tant qu'on peut craindre une réaction religieuse contre l'esprit laïque, il faut maintenir l'idée de la valeur de la science ».

Et pourtant ce qui paraît calcul chez Raich (et avec!) semble chez M. Jean Perrin aveuglement et mythomanie. C'est que le premier, philosophe, moraliste, se refusait à tenir pour des vérités certaines « utilités intellectuelles », alors que le second accorde sans discussion, au dogme scientiste du progrès indéfini, un crédit illimité... Cela ne va pas sans péril! Quand on tente d'appliquer à des cas concrets, avec cette sincère frénésie qui procède du manque de lucidité, des principes faux on risque de laisser apparaître l'erreur à la lumière des faits existants! M. Jean Perrin est impavide, il ne craint aucun avatar. Pour être fidèle au dogme du progrès, il voit, aujourd'hui « au travers de conflits et de mélange innombrables, la lente formation de « l'Européen » cultivé, sensiblement le même de l'Espagne et de l'Angleterre, à la Pologne et à la Bohême ». En un temps où les idéaux les plus gratuits se mettent au service des nationalismes ou des luttes de classe (marxisme,

(1) *La Recherche scientifique*, p. 24.

fascisme, hitlérisme!) une telle vision est évidemment un beau rêve, mais il suffit de le comparer à la réalité des faits pour voir ce que vaut la confiance de M. Jean Perrin en un avenir nécessairement amélioré par la science.

Et c'est la troisième confusion du livre de M. Jean Perrin. Pour lui, le bonheur et la science sont du même plan, et procèdent des mêmes puissances et des mêmes désirs dans l'homme. Avec toute une tradition universitaire — celle que Péguy appelait la « nouvelle Sorbonne » et qui est devenue « la vieille Sorbonne »! — M. Perrin voit dans les progrès de la science un moyen infaillible d'assurer le bonheur des autres. Certes, on a le droit d'espérer que le développement des techniques fera plus de loisir dans le monde, mais là s'arrêtent les possibilités de la science. De quoi sera rempli ce loisir? Dans quel esprit, avec quel cœur l'homme le vivra-t-il? Entre la science et le bonheur il y a toute l'étendue de la liberté. Un homme entouré de toutes les richesses fournies par la science le plus « évoluée », possédant même la connaissance quantitative de tous les problèmes posés par l'esprit de son temps, peut être le plus malheureux des hommes.

Si l'homme ne vit pas seulement de pain, il vit encore moins de la seule science!

Et c'est ici qu'on peut dire qu'il y a, dans un livre comme celui de M. Perrin, une sorte d'escroquerie intellectuelle. Il semble à le lire que les résultats de la science soient des résultats de connaissance entitative alors qu'ils ne sont que des conclusions provisoires. Il semble en outre que, pour M. Perrin, la science réduite le mystère, alors qu'elle ne fait que le circonscrire et montrer des mystères nouveaux. Il semble enfin que, selon lui, un homme probe, un savant loyal ait le droit de promettre à ceux qu'il enseigne, un bonheur futur mais certain, au nom du développement de la science. Il y a là une manière de susciter de vaines espérances qui ressemble fort à une malhonnêteté.

On regrette que, plutôt que d'analyser le sujet annoncé par son titre, M. Jean Perrin ait préféré donner son crédit de savant à des fables aussi infécondes que dangereuses.

JEAN-PIERRE MAXENCE.

La crise économique et l'action législative, judiciaire et administrative

Les juristes catholiques français se réunissent annuellement, au cours d'une session de trois jours, pour examiner un des grands problèmes de l'heure.

Leur quarante-huitième congrès, qui se tint à Angers en 1931, fut consacré à la liberté d'enseignement.

Le quarante-neuvième congrès, qui se déroula en 1932 à Rouen, avait pour sujet : « La crise économique et l'action législative, judiciaire et administrative ».

L'importance et l'actualité de la question, la compétence des juristes qui les traitèrent donnent un intérêt spécial aux conclusions qui y furent développées, et dont nous voudrions résumer ici les principales.

* * *

M. Max Vitry, avocat à la Cour d'appel de Paris, prit pour objet de son rapport : « Le respect des engagements et la baisse de la moralité dans les contrats ».

Les violations de la parole donnée sont, d'après lui, une des causes prépondérantes de la crise. Le sentiment général que l'hon-

nêteté est en baisse dans les transactions se révèle au simple fait que là où naguère un mot, une poignée de main suffisaient à lier des contractants, on juge aujourd'hui indispensable de rédiger de multiples papiers et d'échanger des signatures. Quelles sont les causes de ce fléchissement qui, par la défiance qu'il provoque, paralyse les affaires, et souvent entraîne une cascade de catastrophes imprévues et imméritées? La soif des richesses, l'insuffisante préparation aux affaires, une véritable mutilation de la conscience.

Est-ce au législateur qu'il faut demander de remédier au mal? Non; le mieux qu'on en puisse attendre est qu'il s'abstienne, car, quand il intervient, c'est presque toujours pour opérer une révision législative des contrats, qui a des répercussions déplorables sur la mentalité publique. Les tribunaux ont veillé davantage à assurer l'exécution des contrats, comme en témoignent la pratique prétorienne des astreintes, et le refus de la Cour de cassation de France d'accepter la théorie de l'imprévision; c'est qu'en effet le juge ne doit pas se laisser emporter par un vague sentiment d'équité; quand on voit avec quelle facilité des juristes, qui font autorité, acceptent ces idées interventionnistes et révisionnistes et sur quels sophismes inconsistants ils les appuient, la nécessité apparaît de rappeler que la foi est due au titre, et qu'il convient avant tout de respecter les engagements pris.

* * *

M. René Gain, avocat à la Cour d'appel de Paris, traita des abus dans l'administration des sociétés, et la réforme de leur régime légal. Il dressa un tableau assez sombre des assemblées générales dans lesquelles, trop souvent, les administrateurs, forts de la majorité que leur assurent le nombre de leurs actions ou les pouvoirs en blanc envoyés au conseil, sont par avance certains de l'approbation des comptes et se donnent quitus à eux-mêmes. La source des abus et des conflits entre actionnaires et administrateurs, c'est le principe même du vote majoritaire, sans réserves et sans contrepoids. Pour prévenir ou réprimer ces abus, M. Gain proposa trois réformes principales : l'interdiction ou tout au moins la limitation du droit de vote des administrateurs sur les résolutions auxquelles ils sont personnellement intéressés; la réglementation des bilans et leur vérification par des experts analogues aux *Chartered Accountants* anglais et jouissant comme eux de larges droits d'investigation; la limitation des réserves et des participations, avec obligation de distribuer en fin d'exercice une portion minima des bénéfices. En attendant que ces réformes soient réalisées, les actionnaires doivent se protéger eux-mêmes, en s'intéressant davantage à la gestion des sociétés dont ils sont copropriétaires. Pour assainir les affaires et résoudre le problème de la responsabilité des administrateurs, il faut avant tout corriger l'ambition et le besoin de domination qui prétendent édifier des fortunes sur le mépris des intérêts du prochain.

* * *

M. Yves Houitte de la Chesnaie exposa les abus du crédit et leurs conséquences dans la naissance et le développement de la crise actuelle.

Le développement exagéré du crédit bancaire a provoqué un déséquilibre croissant entre l'épargne et la production. Au crédit personnel, gage de moralité commerciale, s'est substitué un crédit fondant sa sécurité sur la loi des grands nombres; pour en développer l'emploi, les besoins de la consommation ont été fouettés artificiellement; l'inflation du crédit a été favorisée par la dangereuse politique du *gold exchange standard*, qui remplaçait la garantie de l'or par celle de monnaies purement fiduciaires. Ainsi l'orgueil et la cupidité ont, sous prétexte de rationalisation, poussé à la surproduction d'où est sortie la crise : crise non seulement économique, mais morale et politique, qui exige par conséquent des remèdes appropriés dans ce triple domaine. Mais les réformes techniques ne suffisent pas : il faut rétablir une économie nettement humaine. Une des réformes fondamentales pour appliquer ces trois remèdes est le recours au régime corporatif; institution difficile sans doute et de réalisation lointaine, mais à laquelle il faut préparer l'opinion, en s'appuyant sur le programme construit qu'a tracé Pie XI dans l'encyclique *Quadragesimo Anno*.

* * *

M. Joseph Denais, député, étudia plus spécialement les modalités de la lutte contre les abus des intermédiaires.

La tendance instinctive des masses, en temps de vie chère, est de se tourner contre les spéculateurs et de s'indigner des inégales majorations de prix. Ce n'est pas le commerce normal, avec ses échelons classiques, qui doit être incriminé, quoiqu'il ait trop souvent exagéré les dépenses de façade et par paresse favorisé la création de nouveaux échelons parasites, — mais bien les intermédiaires irréguliers, dont les cascades de commissions grèvent tous les prix et mènent parfois à la ruine d'affaires parfaitement saines. L'immixtion de l'Etat dans les relations entre producteurs et consommateurs, le régime des prohibitions pendant la guerre, celui des contingentements aujourd'hui, avec les dérogations qu'ils impliquent, ont favorisé ce pullulement des intermédiaires et l'introduction d'abus préjudiciables à tous.

A la lumière de nombreux précédents, il faut convenir du peu d'efficacité des interventions législatives visant à établir un « juste prix » ou un « prix normal ». Il vaut mieux recourir à des dispositions fiscales atteignant sévèrement les intermédiaires irréguliers et aux dispositions pénales réprimant la vénalité des fonctionnaires et employés. D'ailleurs, le jeu de la concurrence d'une part, le retour aux traditions de labeur probe d'autre part, feront plus que toute mesure artificielle pour la disparition des abus : la crise elle-même, et c'est son bon côté, y contribuera, en obligeant à comprimer les prix de revient et à supprimer les frais inutiles.

* * *

M. Morand, sénateur et rapporteur de la législation des loyers, fit un exposé sur les répercussions économiques de la loi française du 30 juin 1926 sur la propriété commerciale.

Tout en soulignant que le législateur s'était gardé d'employer ce terme de propriété commerciale qui ne répondait pas à ses intentions, le rapporteur fit valoir que s'il était juste d'accorder une réparation au commerçant qui subit un préjudice grave du fait que le propriétaire lui refuse, sans juste motif, le renouvellement de son bail, le législateur est allé plus loin, puisqu'il reconnaît le droit à indemnité toutes les fois que le bail n'est pas renouvelé et qu'il ne fixe aucune limite à ces indemnités, ce qui a conduit certains tribunaux à d'incontestables abus. La loi a consacré une violation du respect des conventions par le maintien dans leur local de locataires dont le bail est expiré ou qui ont été condamnés à vider les lieux; elle est une atteinte au droit de propriété, et les socialistes ne s'y sont pas trompés, car ils ont prôné et soutenu cette prétendue « propriété commerciale »; ses effets économiques ont été de créer une véritable féodalité commerciale, d'entraver les activités nouvelles, de renchérir la mise de fonds initiale des commerçants par la généralisation des « pas de porte », de favoriser le grand commerce au détriment du petit commerce. Au point de vue social elle a divisé profondément les deux classes des propriétaires et des locataires, et multiplié les procès. Dans ces conditions, il y aurait lieu de restreindre le champ d'application de la loi, d'une part en n'accordant le renouvellement du bail que pour une seule période, d'autre part en rendant la loi applicable aux seules grandes villes. Il y aurait également un remède : la création d'une assurance contre le risque de non-renouvellement du bail, assurance dont la prime serait payée partie par le propriétaire et partie par le locataire.

* * *

M. Raphaël Alibert, maître des requêtes honoraires au Conseil d'Etat, prit pour thème de son rapport l'excès des charges fiscales et le problème des économies budgétaires.

De 5 milliards avant la guerre, le budget de l'Etat français a passé progressivement à 54, ou plutôt à 70, car au budget proprement dit il faut ajouter les charges de la Caisse d'amortissement et les dépenses des multiples services personnalisés. Le rapport exact du revenu des contribuables à ce prélèvement du fisc est impossible à chiffrer, mais, si l'on examine successivement la situation des diverses classes sociales et si l'on rapproche le volume et la valeur de la production du volume budgétaire avant la guerre et aujourd'hui, il ne paraît pas exagéré de dire que le poids des impôts a en moyenne quadruplé; et c'est là une des causes certaines de la crise. Malgré cet accroissement des charges fiscales, le budget accuse un déficit croissant : 2 1/2 milliards en 1930,

5 en 1931; 6 en 1932, et, pour 1933, 12 avoués par le Gouvernement, mais 15 en fait. Parallèlement, les ressources de la Trésorerie se sont volatilisées et, d'ici la fin de 1933, elle est menacée d'avoir à emprunter environ 40 milliards. Si l'on en est arrivé là, c'est que les gouvernants ont, pendant des années, entretenu le peuple dans la grande illusion que la victoire paierait, et qu'une poignée d'hommes cupides ont, sous le couvert d'un hymne à la production et de la primauté de l'économique sur la politique, jeté un vaste coup de filet sur la fortune française.

A une situation aussi grave, le Gouvernement français ne trouve à proposer comme remèdes que des expédients inadmissibles : des impôts nouveaux qui ne rentreront pas; des économies sur les traitements, qui ne frapperont que les fonctionnaires dont les traitements ont été le moins relevés; l'emprunt et la création d'une caisse des pensions qui, pour un allègement momentané, hypothèquent l'avenir et menacent d'accroître les intérêts annuels de la dette de 20 milliards d'ici vingt ans.

A cette solution détestable, qui mène droit à l'inflation, le rapporteur opposa quatre remèdes fondamentaux : renoncer coûte que coûte à l'étatisme et aux prodigalités électorales; décentraliser, pour rapprocher la dépense de celui qui l'investit et qui la paie; simplifier la législation fiscale et supprimer les superpositions d'impôts; rétablir, par des solutions internationales, la confiance et les échanges. La réalisation de ce programme implique un changement complet de politique : ce n'est pas seulement une question de majorité parlementaire, mais de volonté. Gouvernants et gouvernés doivent se rendre compte de la gravité de l'heure et oublier la chimère d'une prospérité matérielle indéfinie, pour prendre avec courage les résolutions nécessaires.

* * *

M. Giscard d'Estaing, ancien inspecteur des Finances, étudia le problème de l'économie dirigée.

Il ne peut être question de diriger, au sens réel du mot, l'activité économique. C'est impossible faute de connaissances : les statistiques des besoins comme des ressources disponibles sont incertaines et doivent être interprétées; l'avenir est imprévisible et nul ne peut dire quels seront les besoins et les goûts du monde dans dix ans; une invention peut suffire à transformer l'économie mondiale; pour diriger celle-ci, il faudrait cristalliser le monde. Il faudrait aussi disposer sur les hommes et sur les choses d'un pouvoir que nul ne possède : on ne commande pas aux saisons, et donner à une volonté quelconque une emprise complète sur nous-mêmes, ce serait nous soumettre à une tyrannie rétrograde. Il n'est au reste pas davantage question de laisser le caprice individuel régner en maître : ces solutions absolues sont également chimériques. A la place d'un problème théorique, qui ne se pose pas, il faut envisager une série de problèmes techniques et un problème moral.

Ces problèmes techniques, ce sont notamment les mouvements des prix, le contrôle du crédit, la possibilité des progrès sociaux, l'exécution des engagements nationaux et internationaux. Quand on les étudie de près, on arrive à la conclusion qu'il vaudrait bien mieux employer les instruments délicats dont nous disposons qu'en dénoncer les méfaits; on semble avoir pris plaisir de fausser toute la machine économique, d'en détraquer tous les amortisseurs; comment s'étonner que les rouages grincent? A ces erreurs de méthode s'ajoute un fléchissement moral, au sens le plus large du mot : fléchissement qui, en plaçant le bonheur humain dans la seule abondance des biens matériels, rend le problème insoluble. Pour aménager un monde supportable, il faut cesser d'en bouleverser arbitrairement le fonctionnement économique; il faut aussi se souvenir que nous ne sommes pas une civilisation matérielle, mais spirituelle.

* * *

Nous avons ainsi passé en revue les rapports de la quarante-neuvième session des juristes catholiques français, capables de retenir l'attention des catholiques belges à raison de leur intérêt général.

On ne manquera pas de constater que la conclusion foncière soulignée par la plupart des rapporteurs rejoint celle que signala Mgr de La Villerabel, archevêque de Rouen, dans son discours inaugural : depuis que la société a renié Dieu, elle a coupé en elle les racines de la vraie vie; elle est en état de péché mortel. Pour la

relever, c'est près du Saint-Siège qu'un catholique doit chercher ses directions sociales, en écartant tout système qui n'est pas fondé sur la morale évangélique.

Reverum Novarum et *Quadragesimo Anno* sont les seules structures possibles d'une société économique stable et juste.

CH. DU BUS DE WARNAPPE.

L'expansion de l'univers⁽¹⁾

C'est ici que se placent les travaux de l'abbé G. LEMAITRE, dont le mémoire fondamental parut en 1927. A ce moment la théorie d'Einstein avait déjà un peu d'âge; née en 1917, elle avait été suivie de peu par celle de de Sitter, venue au jour la même année.

Au début, tous les auteurs ont insisté là-dessus, « ces théories furent, en général, considérées comme de simples vues de l'esprit, sans contact avec la réalité et défiant toute vérification matérielle (2) ». Mieux, chacun, selon son tempérament, s'en donna à cœur joie et, si quelques savants demeurèrent justement sceptiques, certains n'allèrent-ils pas jusqu'à adresser les plus graves reproches aux auteurs de ces théories! Pour M. G. MOCH (3), par exemple, la théorie cosmologique d'Einstein ne marquait-elle pas une intrusion fâcheuse de la métaphysique en science!

Décidément, pour apprendre ce qu'est la métaphysique, le mieux est encore de s'adresser aux métaphysiciens!

Quoi qu'il en soit, comme la plupart des savants n'ignorent pas, selon l'expression de Poincaré, que douter de tout et ne douter de rien sont deux attitudes également commodes qui, toutes deux, dispensent de réfléchir, la plupart des savants, dis-je, accueillirent les idées nouvelles avec la prudence qui convenait et s'adressèrent à l'observation pour départager les deux théories. Ce fut un long travail de dix années, qui d'ailleurs continue encore, mais pour la vérification de principes qui ont évolué; tout cela, pour aboutir à l'impasse signalée plus haut. Evidemment, une solution intermédiaire entre celles extrêmes d'Einstein et de de Sitter était nécessaire; mais comment l'établir? Il n'y avait, aux équations de la relativité, généralisée, que deux solutions possibles, les deux fournies. Dès lors, n'était-ce pas que l'on avait admis une hypothèse simplificatrice qui, peut-être, n'était pas justifiée? Laquelle? Celle de l'existence du λ , celle de l'homogénéité de l'espace ou, enfin, celle de l'univers stable, en équilibre? M. Lemaître vit que l'abandon de cette dernière suffisait pour rapprocher les deux points de vue apparemment opposés. Mais cet abandon se justifiait-il?

Dans un article remarquable paru à la *Revue des Questions scientifiques* (4), M. Lemaître a exposé ses vues sur cette question.

On appelle hypothèses cosmogoniques les théories diverses qui ont été proposées pour l'explication probable de l'évolution du monde. La plus célèbre, non la première, est, sans contredit, celle due à Laplace. « C'est à la suite de la cosmogonie de Laplace et de celle de Kant », comme le dit M. Lemaître, au début de son travail, « que nous avons pris l'habitude de concevoir, comme

point de départ de l'évolution du monde, une nébuleuse diffuse (1) remplissant l'espace et se condensant progressivement en nébuleuses partielles, puis en étoiles ». L'auteur démontre que la nébuleuse de Laplace est nécessairement en équilibre instable, que la grandeur de l'espace doit être considérée comme essentiellement variable et qu'entre autres, la condensation de la matière en noyaux plus denses, à partir de la matière uniformément répartie dans la nébuleuse informe primitive, doit nécessairement provoquer une expansion de l'espace ou un accroissement de son « rayon ».

Telles sont, fortement résumées, les considérations au moyen desquelles M. Lemaître justifie l'abandon de l'hypothèse de l'univers en équilibre, hypothèse en apparence naturelle, à la base de la cosmologie relativiste.

Ce fut en 1927 que M. Lemaître publia son mémoire fondamental aux *Annales de la Société scientifique de Bruxelles* (2). Son travail resta ignoré pendant trois ans! Non point, d'ailleurs, à cause de la lente pénétration des idées nouvelles dans le monde savant, mais, bien plutôt, de la diffusion très limitée des revues autres que les grandes revues internationales. Ce fut Eddington qui tira de l'oubli la théorie de notre savant compatriote et qui l'aïda à la répandre dans les milieux scientifiques grâce à une nouvelle publication dans un grand périodique anglais.

Mais en quoi consiste donc la théorie nouvelle et quelle en est la force d'explication? Comme nous l'avons vu, la théorie cosmologique de de Sitter expliquait le fait de l'éloignement systématique des nébuleuses extra-galactiques, mais elle avait l'inconvénient grave, fondamental certes, de supposer l'espace vide de matière, alors qu'au contraire il est presque plein. Selon M. Lemaître, la grandeur de l'espace est essentiellement variable, elle s'accroît constamment tandis que les distances relatives des corps restent invariables; entendez par là que si la distance de deux nébuleuses A et B est, par exemple, double de celle de deux nébuleuses A et C, ces distances resteront dans le rapport $\frac{1}{2}$, quelle que soit la grandeur de l'espace. Ne voit-on pas que c'est bien là la solution intermédiaire attendue et que si l'univers a pu, dans le passé, être plein, son expansion continue le rapproche progressivement d'un univers du type vide? Tout se passe, et j'emploie maintenant une comparaison qui, loin d'être neuve, est à peu près celle de tous les auteurs qui ont traité la question, tout se passe donc comme si l'univers était un immense ballon de caoutchouc dont la surface seule est à considérer et qui se gonflerait sans discontinuer.

J'ai pensé que le lecteur me saurait gré d'illustrer intuitivement ce qui précède par un emprunt au beau livre de Jeans, *Les Etoiles dans leurs courses*, dont j'ai parlé dans l'une de mes précédentes chroniques. Occasion unique de faire admirer le brillant talent de vulgarisateur du savant anglais!

On a fait ces dernières années, écrit Jeans, des découvertes sensationnelles. Tous les enfants savent qu'il est facile de souffler une bulle de savon, mais beaucoup moins facile de la faire vivre plus d'une ou deux minutes; au bout de ce temps, elle est susceptible d'éclater soudainement et de disparaître. On a découvert tout récemment qu'il en était ainsi de l'univers. Un mathématicien belge, l'abbé Lemaître, a montré que l'univers d'Einstein a des propriétés semblables à celles d'une bulle de savon. Il est instable, sans cependant l'être complètement de la même façon que des bulles de savon soufflées avec une pipe. L'instabilité de l'univers se manifeste par son incapacité à rester dans le même état. Dès qu'il est né, il commence à augmenter de volume et doit se dilater indéfiniment. Il ressemble moins à la bulle de savon que nous avons soufflée et qui s'est détachée de notre pipe, qu'à celle que nous sommes en train de souffler; ses dimensions s'accroissent constamment, et continueront de s'accroître jusqu'à la fin des temps. A mesure que les dimensions de la bulle de savon s'accroissent, son enveloppe devient de plus en plus mince, et ses différentes parties s'éloignent de plus en plus les unes des autres. Ainsi, quand les dimensions de l'univers s'accroissent, les astres se répartissent dans l'espace en s'éloignant de plus en plus les uns des autres, et les nébuleuses, les grandes cités d'étoiles qui sont situées dans l'enveloppe de la bulle de savon s'éloignent de plus en plus les unes des autres. La plupart d'entre elles sont si éloignées actuellement qu'il faut un télescope très puissant pour les voir; avec le temps, elles s'éloigneront encore davantage, de sorte que nous aurons besoin d'un télescope encore plus puissant.

A la vérité, nous avons à considérer un cas pire que celui-ci. Car un univers qui augmente de volume accroît non seulement ses dimensions d'une façon continue, mais aussi sa vitesse d'accroissement de volume. Aussi, il arrivera un moment où il augmentera de volume si rapidement qu'aucun rayon de lumière ne sera capable d'en faire le tour complètement; pendant le temps que la lumière met à parcourir un million de milles, ou 1,600,000 kilomètres,

(1) Voir la *Revue des* 24 juin, 2 et 23 septembre, 2 décembre 1932 et 24 février 1933.

(2) Extrait (p. 517) d'un article dû à M. A. MACHIELS et intitulé « L'Expansion de l'Univers », dont une première partie vient de paraître dans le *Bulletin de la Société Astronomique de France* (novembre 1932). Article dont je recommande vivement la lecture aux personnes familiarisées avec les mathématiques et désireuses d'approfondir le sujet qui nous occupe. M. MACHIELS y poursuit un but entièrement différent du nôtre: il ne s'attache pas à faire un exposé logique de la suite des idées qui ont amené M. LEMAITRE à proposer sa théorie; les idées ne sont que brièvement présentées et l'auteur, s'adressant à des lecteurs d'une revue scientifique, tient plutôt à examiner de près les observations astronomiques et à les discuter brièvement. Ainsi, sans courir le risque de faire deux lectures équivalentes, le lecteur pourra se documenter sur les résultats des observations les plus récentes.

(3) GASTON MOCH, *La Relativité des Phénomènes*, Paris, Ernest Flammarion, 1921 (chap. XX).

(4) G. LEMAITRE, « L'Expansion de l'Espace », *Revue des Questions scientifiques*, novembre 1931, 20 pages.

(1) C'est-à-dire très ténue, de très faible densité, où règne un vide beaucoup plus avancé que celui que réalisent les savants dans les laboratoires.

(2) G. LEMAITRE, « Un univers homogène de masse constante et de rayon croissant rendant compte de la vitesse radiale des nébuleuses extra-galactiques », *Ann. Soc. sc., Br.*, 1927, 11 pages.

la longueur de la circonférence de l'univers aura augmenté du double, de sorte que la lumière devra entreprendre un plus long voyage que celui pour lequel elle était partie. Essayer de voir autour de l'univers serait vouloir essayer d'attraper un train qui se déplace plus rapidement que nous ne pouvons courir. Nous avons dit que ce temps viendra. Nous devrions ajouter que si l'on doit se fier aux calculs des mathématiciens, ce temps est déjà arrivé; nous sommes arrivés trop tard dans l'univers pour voir tout autour.

Mais, pensez-vous, comme tout cela est simple! Moins toutefois que les apparences ne semblent l'indiquer. Car la théorie abstraite qui sert au savant pour dénouer l'écheveau de la réalité est souvent peu commode à scruter et il y a loin des mathématiques de la théorie relativiste à un article de vulgarisation tel que le nôtre, forcément incomplet et très simplifié. Comme le disait un illustre physicien français du siècle dernier, « la nature n'a pas souci de nos difficultés analytiques » et elle nous fait parfois payer à un taux usuraire le plaisir de découvrir ses secrets. Cependant, dans le cas qui nous occupe, reconnaissons que la solution du dilemme de la cosmologie relativiste paraît, après coup, aisée, aussi aisée, peut-on dire, que la solution donnée par Christophe Colomb à la question de faire tenir un œuf en équilibre sur sa pointe. Et que l'on ne m'accuse pas de platitude, et de ravaler une découverte de haute importance! Je ne fais que reproduire un propos tenu par de Sitter devant une assemblée savante à une séance du Congrès de l'Association britannique pour l'Avancement des sciences (1931). Et c'est le même savant qui ailleurs, dans son article déjà mentionné (1), ne ménage pas son admiration pour les recherches de l'abbé Lemaître : « La conviction que l'univers ne peut être statique, écrit-il, qu'il se trouve au contraire dans un état d'évolution continue, était vaguement pressentie par quelques-uns d'entre nous. Toutefois, le fait que l'évolution a été déclarée de toute nécessité et, plus encore, le fait que, par cette nouvelle théorie, des données expérimentales apparemment contradictoires ont été réconciliées et éclairées, font de cette théorie l'un des plus importants développements de date récente ». Cet hommage, venant d'un des savants relativistes les plus autorisés, nous dispense d'insister davantage.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LA THÉORIE DE L'EXPANSION DE L'UNIVERS

Le lecteur se demande peut-être pour quelle cause il y a expansion. Si l'on entend par là l'opposé d'une contraction, on peut aussitôt répondre que l'observation de la fuite ou de la séparation des nébuleuses extra-galactiques ratifie la théorie. Mais ce n'est point une réponse adéquate. Car peut-être ne s'explique-t-on pas simplement pourquoi l'univers n'est pas en équilibre! J'ai cependant déjà répondu brièvement à cette question et j'ai dit, à ce propos, que M. l'abbé Lemaître avait tenu à exposer lui-même ses idées sur ce sujet. En somme, il a indiqué à quelles conditions pouvait se produire l'équilibre de l'univers et il a montré que ce dernier est nécessairement instable, tel, par exemple, celui d'un cône tenant debout sur sa pointe et que la moindre force, si faible soit-elle, ferait basculer. Les forces de gravitation tendent à maintenir la cohésion entre les corps, à les rapprocher davantage, à contracter l'espace; mais, à côté de ces forces, il en existe une autre, une sorte de force élastique, celle qui fait gonfler le ballon de caoutchouc ou la bulle de savon proposés comme images de l'univers. Pour peu que l'une des deux forces soit prépondérante sur l'autre et c'en est fini de l'équilibre un instant supposé. Or M. le maître a démontré que la formation des condensations (2), et celles-ci semblent s'opérer sous nos yeux (3), provoque nécessairement la raréfaction de certaines régions de l'espace qui s'appauvrissent en matière aux dépens des zones qui se peuplent; cette raréfaction entraîne une diminution de pression à la surface des noyaux de condensation et par là une prépondérance de la force élastique. D'où expansion. Mais si la force d'attraction est admise, ou plutôt si l'équivalent d'une force à laquelle nous ne croyons plus en tant que force ne fait pas de doute, qu'est-ce donc qui produit cette force élastique? La réponse est simple, mais je crains fort qu'elle ne déçoive le lecteur : ce qui provoque l'expansion, c'est l'existence du λ . Mais quel est donc, me

demanderez-vous, ce troublant λ ? Si j'étais enclin à traiter de manière humoristique les choses sérieuses, je pourrais répondre que le λ est, dans la grande famille mathématique, un individu très mystérieux, n'ayant de rapports connus avec personne, que l'on pourrait supprimer mais que cependant on garde, à cause de certains avantages qu'il procure à la communauté. J'imagine que vous n'êtes pas satisfaits et que vous exigez autre chose; je regrette, il ne m'est pas possible de vous le fournir : c'est là une, non la seule, des manifestations de cette science exclusivement formelle si déroutante pour les non-initiés.

On pourrait aussi, à première vue, se demander si cette fuite générale des nébuleuses ne ramène pas l'homme à une conception géocentrique de l'univers que la science a depuis longtemps abandonnée. Pas du tout; la même apparence, résultant de l'augmentation du « rayon » de l'espace, de la distension de la surface de la bulle de savon, se produit nécessairement pour tout observateur, quelle que soit sa position dans l'univers, et aucun point de ce dernier ne jouit ainsi de privilèges particuliers.

Mais, m'objecterez-vous encore, et nous terminerons avec cette remarque une suite que l'on pourrait, certes, allonger davantage, une augmentation de longueur est relative; un corps peut devenir plus grand qu'un autre au moins de deux manières : ou bien le premier corps devient effectivement plus grand sans que les dimensions de second ne changent; ou bien, sans qu'il y ait variation de la grandeur du premier corps, c'est, au contraire, le second qui devient plus petit. Dès lors, ne pourrait-il se faire que l'espace reste de grandeur invariable, tandis que les atomes, nous-mêmes, la terre, ... se contractent sans cesse dans un même rapport? C'est là évidemment une idée qui mérite d'être retenue, qu'Eddington a examinée et à propos de laquelle il s'est prononcé plutôt en faveur de l'expansion (1).

UN PROLONGEMENT DE LA THÉORIE DE L'ABBÉ LEMAÎTRE ESSAI DE COSMOLOGIE RAPIDE

Ainsi, la théorie de l'expansion de l'univers a eu pour principal mérite de lever une difficulté qui obscurcissait la théorie relativiste. Mais ce n'est là qu'un de ses aspects. Elle a eu des répercussions profondes sur d'autres questions fondamentales très débattues, en particulier celles de l'origine de l'univers, de son évolution, de l'âge moyen des étoiles, toutes questions d'ailleurs connexes. Le Congrès de 1931 de l'Association britannique pour l'Avancement des sciences (2) ayant porté à son ordre du jour la question de l'évolution de l'univers, M. Lemaître fut invité à y exposer ses vues sur ce sujet, vues qu'il développa plus longuement par la suite dans son article déjà signalé « L'expansion de l'espace » et dans une conférence qu'il fit à Bruxelles en octobre 1931 sous les auspices de la Société belge d'Astronomie. Je ne ferai qu'effleurer ces questions, me promettant d'ailleurs d'y revenir un jour.

Si l'on admet l'hypothèse cosmogonique de Laplace, l'évolution de l'univers n'a pu être que très lente et le monde est vieux d'au moins cent mille milliards d'années; si l'espace est, au contraire, en expansion au taux observé par les spectres des nébuleuses connues, impossible d'admettre pareille estimation : tout au plus, le monde a-t-il cent milliards d'années! Alors que des indices divers et concordants indiquaient pour les étoiles un âge d'au moins quelques trillions d'années, voici que la nouvelle théorie vient troubler ce concert harmonieux et obliger les savants à reviser une foule de notions qui paraissaient parfaitement assises. Anarchie scientifique, heurt de théories contradictoires? Non pas; conflit d'idées, en apparence seulement contraires, dont l'interprétation est essentiellement variable, destinées à se résoudre et à s'organiser dans un ordre constructif sans cesse renouvelé. Cosmogonie lente, disait Laplace; cosmogonie rapide, objecte l'abbé Lemaître. Mais alors, plus de nébuleuse diffuse, plus de

(1) Dans *The Observatory*, avril 1931, pp. 111 à 114.

(2) Les communications présentées au Congrès sur la question de l'évolution de l'univers ont paru en supplément dans la revue anglaise *Nature*, 24 octobre 1931. La liste des noms d'auteurs des communications principales donne à elle seule une idée suffisante de la valeur des échanges d'idées qui y ont été faits. On y relève ceux de JEANS, LEMAÎTRE, DE SITTER, EDDINGTON, MILLIKAN... il n'y manque vraiment que celui d'EINSTEIN.

J'ajoute, à ce propos, que M. l'abbé LEMAÎTRE, ancien boursier de voyages aux États-Unis, où il est actuellement encore en voyage d'études, jouit dans les milieux scientifiques anglo-américains de la plus haute estime. Il a d'ailleurs, et j'espère ne pas froisser sa modestie, les qualités naturelles qui distinguent les savants anglo-saxons, entre autres cette verve imaginative si caractéristique de leurs écrits.

(1) W. DE SITTER, *Scientia*, 1^{er} janvier 1931.

(2) C'est-à-dire des masses assez denses telles que les nébuleuses et les étoiles.

(3) Cela suppose une interprétation des documents photographiques relatifs aux diverses espèces de nébuleuses, mais cette interprétation paraît assez bien fondée.

forces lentes à ordonner le cosmos, plus d'organisation à partir de noyaux de condensation que l'on appellera nébuleuses et d'où naîtront les soleils? Au contraire, fractionnement d'un corps unique, d'un atome monstre, répond le savant professeur de Louvain; désagrégation « en feu d'artifice » jusqu'aux protons et aux électrons pratiquement insécables. Appel, non sans dangers, au fait du rayonnement cosmique, encore si mal connu, ne serait-ce qu'au seul point de vue de sa densité moyenne. Hypothèse vraiment neuve, très pittoresque, très incertaine aussi, et tranchant radicalement avec les idées admises. Tels sont quelques-uns des prolongements de la théorie vraiment féconde dont nous venons de terminer l'étude.

* * *

Nous avons pensé que les lecteurs de la *Revue catholique* seraient fiers d'apprendre qu'un professeur de Louvain avait, par ses travaux, contribué à porter dans le monde entier le renom scientifique de la Belgique et qu'ils nous sauraient gré de leur faire connaître l'essentiel de ces recherches. Si nous avons été amené à écrire cette longue suite de chroniques, c'est uniquement mû par le souci de leur exposer intelligiblement, c'est-à-dire par étapes successives, l'une des plus récentes acquisitions de la science, aujourd'hui bien plus hermétique que celle d'il y a seulement cinquante ans. Laplace regrettrait qu'il n'y eût pas plus d'un système du monde

à découvrir. Cri du génie qui a entrevu la vérité! Où en sommes-nous, cent ans plus tard? A l'échelle moyenne, à l'échelle humaine, l'effort d'un siècle a porté ses fruits; mais l'infiniment petit et l'infiniment grand lui ont presque totalement échappé; une ère de difficultés plus grandes s'ouvre. Prudemment, comme à tâtons, notre siècle a ébauché une tentative d'explication totale. Par approximations successives, nous convergeons vers cette vérité si ardemment poursuivie et si rebelle à la fois. L'une de ces approximations, la dernière, c'est un de nos compatriotes qui l'a proposée, un savant doublé d'un prêtre, l'intelligence et le cœur unis au service de Celui qui créa les Cieux pour qu'ils témoignent de Sa gloire.

EDGARD HEUCHAMPS,

Docteur en sciences physiques et mathématiques,
Ancien élève de l'École normale supérieure de Paris.

Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement échoit le 25 mars et qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur renouvellement, de réserver bon accueil à la quittance postale de 75 francs qui leur sera présentée ces jours-ci. Ils nous éviteront par là de nombreux frais et ennuis.

Les idées et les faits

Chronique des idées

La voix de nos évêques

La plupart des Lettres pastorales de ce carême sont consacrées par LL. EE. les évêques de Belgique à commenter la Bulle d'indiction de l'Année Sainte extraordinaire (2 avril 1933-2 avril 1934) accordée par le Saint-Père à l'univers chrétien pour commémorer le dix-neuvième centenaire de la Rédemption du genre humain par le Christ. Le cardinal-archevêque de Malines, les évêques de Liège, Gand, Bruges traitent directement ce sujet, l'évêque de Tournai en tire la conclusion de sa Lettre sur la Restauration de l'ordre social chrétien; l'évêque de Namur renvoie à une Lettre ultérieure spéciale l'instruction jubilaire pour terminer par l'Extrême-Onction la série de ses études sur les Sacrements.

A la fois docteur et pasteur, Son Eminence met en pleine lumière le dogme central de la Rédemption et exhorte ses diocésains à la sanctification de l'Année sainte: une page de haute vulgarisation théologique et une page parénétiq.

Si l'on considère cette suite lamentable de notre déchéance originelle, l'obstruction de l'intelligence par les préoccupations de la matière, la primauté du temporel sur l'éternel, le règne incontesté de l'argent et la mise en oubli de nos destinées dernières, on devra reconnaître une inspiration vraiment providentielle dans le dessein du Saint-Père et de l'épiscopat d'arracher le monde à l'étreinte des intérêts éphémères, des biens périssables, pour concentrer son attention sur les réalités surnaturelles qui commandent l'existence et doivent fixer notre sort définitif et irrévocable.

A voir ces millions d'êtres humains se heurter contre les parois de la prison où ils sont murés, incapables de percer du regard à travers ses lucarnes l'horizon qui resserre leur vue, on a peine à croire que l'homme n'est qu'un passager du temps à destination de l'éternité. L'heure était venue de secouer cette effroyable léthargie, de rappeler que notre avenir se joue sur un plan supérieur auquel tout se subordonne ici-bas, même la crise, selon l'ordre divin de notre régénération.

C'est un beau coup d'aile, une superbe envolée, ce début du Cardinal: « A considérer l'histoire de l'humanité, il n'y a en somme que deux dates qui émergent: la création du premier homme et la mort du Christ: tout le reste n'est qu'un vain remous de la vaste

mer humaine, toujours agitée et perpétuellement stérile ». Est-ce que la vision de ce placide contemplateur n'atteint pas ici à l'enversure de la pensée de Bossuet? Et, parti de cet élan, il poursuit. L'humanité créée dans la splendeur de la grâce, de la participation à la vie divine, couronnée de splendides privilèges: la perfection de l'équilibre moral, l'affranchissement de la souffrance, de la mort elle-même, appelée à se déployer, moyennant sans doute quelque épreuve individuelle, jusqu'à son épanouissement définitif, la claire vue de Dieu, le partage de sa propre et indéfectible félicité.

Quel rêve! Et soudain l'idylle changée en drame. Par la rébellion contre Dieu du premier homme, chef de la race, chargé de la transmission à sa descendance de sa nature surélevée, l'humanité dépourvue de la grâce, déshéritée de ses prérogatives, vouée à l'éternelle damnation, roulant au fond de l'abîme.

Qui pourrait nier cet état de déchéance avéré par toute l'histoire ancienne? Mais dès avant les siècles, la restauration a été arrêtée dans les conseils divins.

Il est clair que l'homme est débiteur insolvable d'une dette infinie. Il est clair que déchu de sa condition déiforme, il ne peut y remonter. Dieu y pourvoira. Le Fils de Dieu, se faisant homme sans cesser d'être Dieu, se solidarise avec l'humanité dont il devient le chef, le second Adam, et, à ce titre, le Créancier paiera pour le débiteur. Le Justicier expiera pour le justiciable, l'Homme-Dieu sera le Réparateur de l'honneur divin et de la faute de l'homme, il lavera l'un et l'autre dans son sang, il pacifie le ciel et la terre, réconcilie Dieu avec la race coupable, restituée à l'homme, son frère, la qualité d'enfant de Dieu, il rétablit, restaure toutes choses. Il est le Libérateur, le Sauveur du monde, le Rédempteur.

La voie du ciel est ouverte: et à libre à chacun d'y cheminer sûrement et de se hâter vers le terme.

Ce fait capital de l'histoire est un cycle splendide, une vaste épopée qui embrasse une série d'événements: institution de l'Eucharistie, comme mémorial du sacrifice rédempteur, et du sacerdoce chargé de l'offrir à travers les siècles, Passion et Mort de la divine Victime, Maternité humaine de la Corédemptrice, Résurrection, gage de la nôtre, collation du pouvoir de remettre les péchés au nom même de Dieu, confirmation de la primauté apostolique, Ascension, Descente du Saint-Esprit, première et prodigieuse prédication qui marque la naissance de l'Eglise.

Gloire immortelle, universelle reconnaissance au Christ Rédempteur, Rénovateur des âmes sur lesquelles Il fait jaillir, pour les diviniser, les torrents de sa propre vie, au Libérateur qui a brisé les chaînes de notre servitude, émancipé nos cœurs du joug des

passions honteuses, au divin Crucifié, vainqueur de la souffrance qu'il a consolée, fécondée, adoucie, au Ressuscité, vainqueur de la mort à laquelle il a su arracher son aiguillon, Gloire immortelle, universelle reconnaissance au Régénérateur des sociétés humaines, à Celui duquel seul procède la vraie civilisation.

N'est-il pas légitime qu'au retour du dix-neuvième centenaire du plus éclatant triomphe que l'histoire ait enregistré, de la victoire qui nous a valu à tous la réintégration dans la noblesse divine, le retour plénier à la vie qui ne finit pas, la reconstitution de l'humanité sur le plan d'éternel bonheur que son infidélité avait anéanti et que l'amour infini de Dieu a rétabli : n'est-il pas légitime que de solennelles actions de grâces soient rendues à Dieu? Est-ce trop de faire trêve, pendant une année sabbatique, aux absorbantes préoccupations du terre à terre quotidien, pour nous reconnaître, tels que vraiment nous sommes, dans les conditions providentielles, enfants de Dieu, cohéritiers du Christ, candidats d'une gloire immarcescible? Est-ce trop d'une année sabbatique pour nous replacer solidement ou nous affermir définitivement sur le chemin de nos célestes destinées par la prière, la pénitence, la fréquentation plus assidue et plus fervente des Sacrements? Et comment donc, tous ceux qui le peuvent, n'iront-ils pas dans la Rome éternelle chanter l'hymne de la reconnaissance au Prince des Pasteurs, le Christ qui les a rachetés et puiser à la source même, si je puis dire, la grande indulgence jubilaire? Pèlerins de désir, ceux qui restent s'associeront de cœur aux manifestations de la foi et de l'amour reconnaissant qui se dérouleront pendant la sainte quarantaine et surtout le Vendredi-Saint, en attendant que l'an d'après, sans doute, probablement pendant six mois, le privilège de l'Année Sainte s'étende jusqu'à eux.

* * *

S. Exc. Mgr Coppieiers, évêque de Gand, a ramassé cette haute doctrine sous une forme plus sobre et non moins puissante en s'inspirant de l'admirable épître de saint Paul aux Romains.

Il a rappelé ce cri éloquent d'accusation poussé par l'Apôtre au spectacle de l'humanité prévaricatrice : *Tous ont péché, tous sont privés de la gloire de Dieu.* Mais aussi il a redit la parole triomphante : « Les hommes — sans exception — sont justifiés par la grâce de Dieu, par le moyen de la rédemption qui est en Jésus-Christ. » Il a montré la réalisation du plan rédempteur, l'accomplissement magnifique de l'œuvre rédemptrice dans une humanité régénérée dont les saints sont les exemplaires parfaits.

Il y a dans cette vigoureuse Lettre pastorale, ce *Vastenbrief* où l'on sent, à chaque ligne, l'ancien professeur d'exégèse paulinienne, une considération d'incalculable portée qui éclairera les esprits et entrainera les volontés sur le chemin du salut. Elle répond à une objection, spécieuse et débilitante : l'apparente inefficacité de la rédemption dans beaucoup de vies. « Certes, répond lumineusement l'évêque du siège de Saint-Bavon, les mérites de l'Homme-Dieu mort sur la croix sont infinis. Certes, l'humanité déçue a été rétablie dans l'ordre surnaturel et les moyens sont offerts aux hommes pour devenir enfants de Dieu et mériter l'éternel bonheur. Cependant tous les hommes ne sont pas sur le chemin du salut. Loin de là... Vous le voyez de vos propres yeux.

« C'est que la conséquence immédiate de l'œuvre rédemptrice du Christ n'est pas pour l'homme la possession du salut, mais bien la possibilité de se sauver. Cette possibilité du salut deviendra-t-elle une réalité? Cela dépendra, du moins pour ceux qui arrivent à l'usage de la raison, de leur collaboration à l'œuvre de la rédemption, de leur coopération à la grâce que Dieu donne par les mérites de Jésus-Christ. »

Admirable formule qui coupe court à toutes les difficultés. Hommes pusillanimes, lâches chrétiens, de quoi vous plaignez-vous? Vous êtes les rachetés d'aujourd'hui, les élus de demain, si vous le voulez. Votre condition est privilégiée; vous serez, avec Dieu, les artisans de votre éternel bonheur. L'arène est ouverte devant vous, le prix est assuré, la couronne est conquise : il vous reste à descendre dans l'arène, à lutter, à prier, à veiller, à faire le possible, à fournir la preuve de votre bon vouloir, à passer par l'épreuve proportionnée à vos forces, et, indubitablement, vous cueillerez la couronne, vous emporterez le trophée.

Votre dette est immense, n'importe, la rançon est versée, une rançon infinie. Il vous reste à en prendre votre part, à vous appli-

quer les mérites du Christ par vos bonnes œuvres, par la participation à la messe propitiatoire, par la réception des sacrements.

Du côté de Dieu tout est fait, l'impossible a été réalisé, reste le possible humain à y joindre : votre salut est entre vos mains.

Et ces difficultés actuelles de l'existence, ces souffrances physiques, ces épreuves morales, ces périls, à conjurer, cette crise à traverser, ces obstacles à écarter, ces tentations à vaincre : tout cela, c'est le beau combat, la lutte généreuse, le concours, la collaboration que Dieu attend de vous et où Il vous donne en abondance les moyens de réussir.

* * *

S. Exc. Mgr Lamiroy, évêque de Bruges, en promulguant l'Année sainte a insisté sur le mémorial de la Rédemption, l'Eucharistie, le Saint-Sacrifice « représentation vivante de la passion et de la mort du Christ, l'immolation non sanglante de ce même Jésus, l'unique Grand Prêtre de la loi nouvelle, par le ministère des prêtres, afin d'offrir à Dieu le tribut d'adoration qui lui est dû comme Souverain Maître, le remercier de ses libéralités, implorer ses nouveaux bienfaits et nous appliquer le fruit propitiatoire de ses souffrances et de sa mort ».

L'abstention non seulement de la messe quotidienne, mais même dominicale, dont se rendent coupables « beaucoup de chrétiens » est si vivement déplorée par le pieux et docte évêque de Bruges, qu'il n'hésite pas à écrire : « *En dat de dag des Heeren gemakt wordt tot een Zondedag* » (Ceux là font du jour du Seigneur plutôt le jour de Satan.)

En termes saisissants, Mgr Lamiroy montre dans cette profanation du dimanche le principe de l'ignorance religieuse, de l'obscurcissement de la conscience, des plus tristes défaillances. Il rappelle l'importance primordiale du jour du Seigneur dont Il a fait, dès l'origine, « la clef de voûte de tout l'édifice religieux ».

Il signale la double portée de la loi qui a institué le jour du Seigneur : « C'était une loi de protection des faibles contre l'arbitraire des puissants de la terre : elle donnait aux hommes le moyen de ménager et de réparer leurs forces corporelles, mais elle leur laissait en même temps la possibilité, dont Dieu fit une obligation sévère, de tourner leur regard et d'élever leur cœur vers Celui qui est le principe et la fin de toutes choses ».

De là des directions pratiques quant à l'assistance à la messe et des encouragements adressés à tous ceux qui, dans le diocèse brugeois, s'efforcent de mettre en honneur la communion quotidienne, la messe dominicale, la messe réparatrice. Avec une particulière opportunité, l'évêque de Bruges recommande la méditation de la Passion pendant le Carême, la vénération de la précieuse relique du Saint-Sang dont la cité de Bruges est en possession depuis Thierry d'Alsace qui la rapporta de Jérusalem. Le Vendredi Saint s'organisera une cérémonie religieuse, exaltation de la célèbre relique, palladium de la cité, à laquelle toute la population brugeoise se fera certainement un doux et pieux devoir d'assister avec grande dévotion.

(A suivre.)

J. SCHYRGENS.

CHARBONS - COKES - BOIS

Anthracites 1^{re} qualité

H. WENMAKERS

257, AVENUE DE LA COURONNE, 257

Téléphone 48.24.82

BRUXELLES

Fournitures en sacs plombés sur demande